

Anne Créquer

FIGURE MÉCONNUE DE LA RÉSISTANCE BRETONNE



© DR

FÉVRIER 2022

Les notes d'une combattante FFI à Saint-Marcel

Il y a peu de témoignages de résistantes. Certaines se sont carrément tuées. Comme Anne Créquer. Celle qui fut la seule jeune femme à faire le coup de feu le 18 juin 1944 et qui fit partie intégrante du stick du parachutiste Marienne, le lion de Saint-Marcel, avait pourtant laissé quelques notes.

Bien qu'elle reconnaissait que les souvenirs ont quelque utilité, Anne Créquer (1917-1998) tenait à l'anonymat le plus strict, mais en faisant des recherches, on est vite impressionné par cette sous-dirigeante de centre féminin de jeunesse de 25 ans. Le colonel Morice (Paul Chenailier de son vrai nom), chef des Forces françaises libres du Morbihan, l'a qualifiée de "magnifique figure d'héroïne française" dans son avis "particulièrement appuyé" pour sa médaille de la Résistance, des historiens rapportent qu'on la surnommait la Jeanne Hachette de la Résistance (ou du maquis), le colonel Bourgoïn, chef des parachutistes de la France libre, a affirmé qu'elle avait droit à toute la reconnaissance du 2^e Régiment de parachutistes qu'il commandait en Bretagne – ce fameux "Bataillon du ciel", le 4^e bataillon SAS (Spécial Air Service) de la France libre et qui s'est vu décerné le plus de décorations à la Libération.

De fait, Anne Créquer, qui s'engagea "dans la Résistance comme soldat à sa demande" et fut "volontaire pour toutes les missions dangereuses", comme l'indique sa citation à l'ordre du corps de l'armée, a été au cœur des luttes dans cette Bretagne qui, un jour avant l'aube du 6 juin 1944, s'insurgea dans le Morbihan, avec le concours des parachutistes.

Elle a connu l'Armée secrète avec la compagnie de Ploermel, les transports d'armes et les parachutages, le "fol esprit de liberté" du maquis, le coup de feu lors des légendaires combats de Saint-Marcel du 18 juin avec le 8^e bataillon de Caro (elle fut la seule femme à se battre ce jour-là). Elle a aussi connu les plans d'actions et les projets d'un second débarquement

en Bretagne avec le capitaine SAS Marienne (1^{er} stick de l'opération Dingson), l'affaire de Guillac où elle aida Bourgoïn à échapper in extremis aux rafles allemandes, la torture, les missions de liaison périlleuses comme agent de renseignements dans les FFO et le 19^e bataillon dit breton dans les poches de Saint-Nazaire et de Lorient.

Par deux fois, elle a été arrêtée par les Allemands, par deux fois, elle s'en est sortie, mais n'a pas échappé à la torture. Nommée sous-lieutenant FFI dès le 1^{er} septembre 1944, elle s'est engagée à la Libération dans les Forces féminines de l'Air (FFA) nouvellement créées, le temps de la guerre, et s'est mariée en décembre 1946. Fin de son épopée.

Or, au début des années 60, elle a dérogé à son silence et jeté des notes en vrac sur une vingtaine de pages pour aider une résistante, déplorant que le parachutiste Henri Deplante (2^e stick de l'opération Dingson) ait suspendu alors la rédaction de son livre.

Si celles-ci "passent bien des faits sous silence car ils étaient, selon elle, trop connus et décrits beaucoup mieux ailleurs", on y découvre une jeune femme hors normes par rapport à son époque, qui a été l'égale de ses frères d'armes, seule souvent parmi les hommes, d'un courage exceptionnel sous la torture alors qu'elle connaissait tout de la stratégie de l'état-major et que la gestapo avait la preuve de son implication. Et aussi un portrait saisissant de Marienne et de son équipe qui leur redonnent vie. Le temps est venu, comme en a jugé sa famille, de lui redonner aussi vie dans la mémoire collective.

MICHÈLE CHEVALIER

différents brisants ~~effort~~ regard → assombré
saut et son visage se figeait. Une raison
de plus de poursuivre la lutte avec plus
d'acharnement. Officier, il était conscient
de son rôle et tenait à être un exemple.
Remps aux méthodes modernes de combat
~~Après~~ il savait mieux que personne utiliser
c'était pourtant un chevalier du bouclier
Age qu'il pouvait se comparer.
Il en gardait l'esprit, la conception de
d'honneur. Il aurait été incapable d'une
honteuse qui ne soit pas fait par une
peur de ~~deux~~ camarades. La fille
bien sûr, mais avec son côté établi implicite
fement. Pas plus qu'il n'a jamais voulu
abandonner son uniforme, même pour
le simplifier certaines opérations.
Parfois un sourire, un rire à découvert
les dents, et essayait des yeux qui n'étaient
plus qu'une fente oblique et accentuée
de ressemblance avec un chef d'œuvre

© DANS 1939-1945. RAGE, ACTION, TOURNEMENT AU PAYS
DE LANVAUX PAR JOSEPH JÉGO, 1992.



P 4. Son témoignage
P. 13. Sa biographie
P. 15. Dans les archives
**P. 21. A travers témoignages
livres, sites et téléfilm**

Son témoignage

Le récit d'Anne Créquer débute le 18 juin 1944 au soir, car elle avait "peur, en le prenant au début, de ne pas pouvoir aller jusqu'au bout. Mes souvenirs de prison, je les ai commencés mais non achevés." Il s'arrête le 8 septembre, quand elle retrouve la liberté après avoir été emprisonnée une première fois, torturée et fusillée à blanc sans que l'ennemi puisse la faire parler.

PEU DE CHOSES À DIRE SUR MES DÉBUTS DANS LA RÉSISTANCE. Le commandant Paul Le Roch m'a admise dans son groupe au titre de combattante, ce dont je suis ravie. Infirmière, je veux bien l'être à l'occasion, mais seulement en

“ Le commandant Paul Le Roch m'a admise dans son groupe au titre de combattante, ce dont je suis ravie. ”

cas de nécessité. Agent de liaison, pour le moment il n'y en a pas besoin. J'aurai tout de même l'occasion de rendre ce service quelquefois, à Rennes entre autres, où je prendrai contact avec l'abbé [Philippe ?] de Paris, puis avec Germain Nicolas. Des armes à transporter, des parachutages à préparer. Des cachettes à prévoir.

Toutes choses courantes à l'époque dans un groupe restreint. Attente du débarquement.

DÉPART LE 8 JUIN 1944 SAC AU DOS POUR LA GAROULAIS OÙ JE REJOINS LE ROCH ET LA SECTION DE PLOËRMEL. Apprentissage de la vie de campagne. Au bout de quelques jours, ordre de rejoindre Saint-Marcel et le bataillon Caro auquel nous appartenons. Quelques livraisons sans grand intérêt.

POURQUOI AU BOUT DE VINGT ANS OU PRESQUE ROMPRE LE SILENCE, pourquoi détruire ma légende, ce que je risque beaucoup. Je sais ce que je perds : toutes les illusions que l'on s'est fait sur mon compte. Ceux qui auront vécu cette magnifique aventure auprès de moi, ou ceux qui le prétendent, admettront-ils que ce n'était pas moi ?

Qui croire ? Cet abbé qui m'a vue à Saint-Marcel, mitrailleuse en main, grenades à la ceinture, lui avouer que j'avais peur alors que j'allais me rendre compte de ce qui se passait. Je ne me rappelle ni de l'avoir rencontré ni de lui avoir parlé. Mais ce dont je me souviens, c'est que je n'avais pas de mitrailleuse, mais un revolver, ni aucune espèce de grenade. Lui est catégorique, alors ?

Et puis celui qui a reconnu mon corps après l'attaque des paras de Pierre Marianne à Kerihuel à Plumelec. Il m'a entermée avec le groupe des fusillés. Lui aussi était formel.

Dois-je mentionner cet autre para qui n'a pas pu me délivrer parce que j'étais trop éloignée lorsque les Allemands m'emmenaient. Il m'a bien reconnue (j'étais déjà en prison depuis la veille et pas du tout dans le coin nommé).

Qui se trompe ? Est-ce eux ou moi ?

Pourtant il me faut répondre aux différentes demandes de Henri Deplante et de Marie-Claire Chamming's. Ne serait-ce que pour rendre témoignage de ce que j'ai vu. Pour que l'action des résistants et des paras ne soit pas oubliée. Quand je suis la seule, dans certains cas à pouvoir le faire.

Il aurait fallu tenir un journal. Mais en aurait-on eu le temps, c'eût été dangereux pour tant et tant de personnes. Or la chose qui comptait, c'est l'efficacité. Vue à vingt ans de distance, cette notion est toute relative. Pour parler de tous ces événements, les faire revivre, il faudrait retrouver la Foi de ces journées-là ; être animé du même esprit. Le peut-on quand la suite des événements, la vie se sont chargés de remettre toutes choses à leur juste place. Les passions se sont apaisées bien sûr, mais les événements de ces temps-là ont été dépassés par d'autres.

18 JUIN 1944. SAINT-MARCEL. Amertume de la retraite sans combat. Le bataillon FFI de Caro dont j'étais n'a pas été engagé. Il était en réserve et ordre a été donné de se replier vers 10h ou 11h le soir. Pas facile de se maintenir là, seule femme, alors que toutes ont été évacuées les unes après les autres. Il se trouve toujours quelqu'un qui ne me connaît pas pour me faire savoir que ce n'est pas ma place, que je gêne, etc.

“ Pas facile de se maintenir là, seule femme, alors que toutes ont été évacuées les unes après les autres. ”

LE DÉBARQUEMENT C'ÉTAIT AUSSI EN BRETAGNE

Première bataille des forces françaises après le Débarquement, les combats du maquis Saint-Marcel le 18 juin 1944 ont contribué à contrarier en Bretagne, l'une des régions françaises les plus militarisées par les Allemands, l'envoi en renfort des divisions allemandes sur le front de la Normandie. C'est aussi la première fois que les Allemands sont mis en échec, ce qui eut un retentissement considérable dans toute la Bretagne. Décidée depuis Londres dans le cadre du plan Overlord, cette opération de déstabilisation a bénéficié du soutien des parachutistes du 4^e bataillon SAS (Special Air Service) de la France libre sous le commandement du colonel Bourgoïn. Deux premiers sticks atterrissent ainsi à Ploermel, ceux de Pierre Marianne et de Henri Deplante le 5 juin 1944. c'est l'opération Dingson, tandis que les maquisards de la région affluent à La Nouette, quartier général du camp Saint-Marcel, à l'appel du colonel Morice, chef des Forces françaises intérieures du Morbihan (de son vrai nom, Paul Chenailler, capitaine de frégate).

CF PATRIMOINE ET ARCHIVES DU MORBIHAN

Heureusement mes camarades FFI et affectés au bataillon me soutiennent et approuvent ma présence. Marche dans le noir ; les oreilles bourdonnantes de bruits divers de la bataille. Direction, je n'en sais rien. Je suis en arrière-garde. Et cette arrière-garde est seule. Impossible de retrouver le reste du bataillon –une trentaine d'hommes à 3h du matin sans guide, sans ordres, avec un chef de bataillon dépassé par les événements. Halte dans un champ, discussions, et

“ Caro retrouvé, il faut prendre contact avec l'état-major du côté de Callac. Et c'est à nouveau le départ à vélo sous la pluie. ”

puis le chef de section a une idée de génie pour regonfler le moral de ses hommes. Et parce qu'une femme, n'est-ce pas, risque moins. Il me demande si je ne pourrais pas essayer de retrouver tout ou partie du groupe. Enfin du travail après cette pénible retraite.

J'ai droit à une bicyclette et rendu une mitrailleuse. Que n'aurais-je fait pour l'avoir à l'abri derrière. Je patrouille sans succès sur les routes de Lizio. Ce n'est que le matin que nous saurons par les gars du pays [sous-entendu sans doute les morts et les exactions allemandes. Suite peu lisible, sans doute : Serons en pleur pour rejoindre le groupe près de Josselin]. Nous avons tous les renseignements voulus. Les gens n'ont guère dormi avec des hommes tout prêts à nous aider. Je repars.

Et puis Caro retrouvé, il faut prendre contact avec l'état-major du côté de Callac. Et c'est à nouveau le départ à vélo sous la pluie. Dans toutes les fermes, sur les chemins, des hommes fatigués, barbus, sales. Les gars de Saint-Marcel qui ne savent que faire, en attendant de se planquer.

CALLAC ! INOUBLIABLE SOUVENIR DE CETTE ARRIVÉE. Un bois, de la pluie. Partout des groupes d'hommes, FFI, paras, trempés, affamés, croulant de fatigue, de sommeil.

D'Etat-major, point. Ordre a été donné de se disperser jusqu'à nouvel ordre. Ceux qui peuvent rentrent chez eux. Les autres trouveront asile dans les fermes, les bois.

Et puis quelqu'un me suggère de m'adresser à Pierre Marianne. Ce nom hier qui courait de bouche en bouche, dont une journée avait suffi pour créer la légende. Le rencontrer ? Que n'aurais-je fait pour cela ! Et je l'ai vu. Non pas enrubanné de soie blanche de parachute comme la veille pendant la bataille, mais de la soie kaki à la corsaire pour masquer sa blessure. Il dominait les autres officiers para groupés autour de lui. Tableau inoubliable.

Mise au courant de la situation pas brillante. Pas de nouvelles de Morice ni de Bourgoïn. Ordre de dispersion confirmé pour les FFI. Liaisons plus tard, lui se chargeant de grouper quelques paras du côté de Plumelec et de garder les liaisons avec les autres. A tout hasard, je donne une adresse où il serait possible de me contacter. Richard Skinner l'apprend par coeur pour la déchirer aussitôt. Deux carrés de chocolat sont les bienvenus, mais je me rappelle brusquement que je n'ai rien dans l'estomac depuis 24 heures. C'est peut-être pour cela que dans les oreilles le bruit de la bataille d'hier ne me quitte pas et que je crois toujours entendre des balles siffler. Il fait nuit ou presque.

Pas de Caro ni de Varnier là ou je les avais laissés, mais à l'entrée du champ, une lettre perdue et fort compromettante pour différentes personnes citées. Je la déchire.

A défaut de FFI, rencontre de paras à qui je signale le rassemblement Marianne. Puis Le Roch dans une ferme qui me conseille en attendant que la bagarre reprenne, de travailler avec les paras, tout en gardant contact avec lui.



© DANS 1939-1945, RAGE, ACTION, TOURMENTE AU PAYS DE LANVAUX PAR JOSEPH JÉGO, 1992.

“ Je n'ai rien dans l'estomac depuis 24 heures. C'est peut-être pour cela que dans les oreilles le bruit de la bataille d'hier ne me quitte pas et que je crois toujours entendre des balles siffler. ”

“ Le Roch dans une ferme me conseille en attendant que la bagarre reprenne, de travailler avec les paras, tout en gardant contact avec lui. ”

CE N'EST PAS À PLUMELEC MAIS À LILLÉLAN QUE JE RENCONTRE MARIENNE DE NOUVEAU, et ceci grâce aux empreintes de chaussures spéciales aux paras. Ces empreintes m'avaient permis d'identifier d'autres paras camouflés en paysans. On a beaucoup parlé du courage des combattants, de celui des agents de liaison, mais moi je m'incline devant cette femme, enceinte de sept à huit mois, la soeur de Guimard qui, tout en essayant de tenir sa ferme, héberge je ne sais combien de para, de FFI, leur procure de la nourriture, les repas à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, leur abandonne son lit. Elle est enceinte, elle admire leur héroïsme, lorsqu'elle-même, après notre départ –elle le sait– risque de brûler avec sa ferme, car si nous décrochons, elle ne nous suivra pas.

Certains contacts ont repris entre SAS et les regroupements commencent. Les radios émettent sans arrêt au risque de se faire repérer.

“ Je réussis à choisir une mitraillette dans les armes abandonnées provisoirement et devant le fait accompli, Marienne et Martin s'inclinent. ”

Des armes sont entassées là. Mais ça ne peut pas durer. D'ailleurs la ferme est dans un cul-de-sac et en cas d'attaque le repli est difficile. Il faut décrocher. Là, je me heurte à une opposition formelle de Marienne et de Martin pour avoir une arme (en dehors du 6/35 que je garde précieusement sans en parler). Sous prétexte qu'il n'y en a pas assez pour les hommes. Mais la raison est qu'ils ne veulent pas les femmes à la bagarre. C'est une affaire d'hommes, plusieurs fois dans les jours qui suivront, je devrai me heurter

“ Il me faudra du temps pour être intégrée à titre de camarade comme je le suis d'emblée dans n'importe quel autre groupe. ”

aux mêmes difficultés. D'accord pour que les femmes assurent les liaisons, ils reconnaissent le risque, mais le combat, non. Grâce à un des paras qui n'a pas les mêmes scrupules, je réussis à choisir une mitraillette dans les armes abandonnées provisoirement et devant le fait accompli, l'un et l'autre s'inclinent. Il me faudra du temps pour être intégrée à titre de camarade comme je le suis d'emblée dans n'importe quel autre groupe. Ici, je reste une femme et une femme c'est encombrant. Ailleurs, je suis traitée sur un pied d'égalité. Si je suis accueillie avec joie à chaque liaison, je n'ai pas droit à des égards particuliers. Mais en contrepartie, il y a un travail passionnant à faire ici, que je ne retrouverai pas ailleurs. Les autres ne peuvent m'offrir que des liaisons intermittentes, alors je m'accroche.

C'est à la ferme du Quénelec que Marienne et son groupe s'installent après un passage dans une autre ferme où je le trouverai avec le commandant

André, un Anglais, qui me reconnaît, moi pas, pour nous être rencontrés quelques mois plus tôt dans une bijouterie du Guer, où il se trouvait. A l'époque mon arrivée dans la boutique avait jeté un froid. L'uniforme des Centres de jeunesse n'était pas fait pour leur inspirer confiance et des arrestations venaient d'avoir lieu dans le coin !

COMBIEN DE JOURS AU QUÉNELEC ? 10 OU 15 ? Mais là a été le point de rassemblement principal. Le fermier Alexandre, un brave homme, tout content d'héberger des gars au début, trouve que les va et vient sont dangereux, et s'inquiète – à juste titre – mais peut-on tenir compte –, de ce qui risque de lui arriver ? Il connaît les arrestations des autres, les tortures de ceux qui, comme lui, se sont montrés accueillants pour les terroristes.

Les liaisons s'amplifient. D'abord contact avec Bourgoïn et Morice. Après le compte-rendu d'activités de Marienne sur ses activités, à savoir le regroupement des paras en vue de la reprise des hostilités, Bourgoïn lui passe le commandement momentané puisque lui-même est trop facilement repérable à cause de son bras manquant. Londres approuve et annonce la promotion de Marienne au grade de capitaine. Comme il n'a pas de galon neuf, il en découd un d'une épaule pour l'ajouter aux deux autres [de l'autre épaule]. Et ce sera un défilé continué jour et nuit des différents chefs de maquis ou agents de liaison SAS. On y voit Manceau et Tristan et c'est d'eux que l'on apprend la suite de Saint-Marcel où ils sont allés avec des Allemands le lendemain de la bataille. Fay et Elwes y camperont (au Quénelec) un certain temps et n'abandonneront pas certains de leurs travers ou coutumes anglais. Fay prend son bain tous les jours. A défaut de baignoire, l'auge des cochons en remplit l'office. Mais que dire quand quelques jours après son départ, son ordonnance arrive seul. On craint un coup dur, on s'attend au pire. Non Fay est à telle ferme. Il attend, car il a oublié l'adresse à laquelle il devait se rendre pour prendre l'avion qui le conduirait en Angleterre !

ET LES OFFICIERS PARAS ARRIVENT TOUTES LES NUITS POUR PRENDRE DES ORDRES. C'est Skinner, l'intarissable bavard, que Taylor est chargé d'accueillir à 3h du matin. Il n'est pas simplement bavard, il travaille, et bien... Tout autour de Vannes, il a monté/organisé avec les FFI un noyau pouvant agir quand le moment sera venu. Navré d'être obligé d'obéir aux ordres de Marienne qui veut rassembler le plus de SAS autour de Plumelec, les Allemands ayant fait une telle hécatombe dans le coin qu'il est peu probable qu'ils continuent leurs recherches dans le secteur. Le risque était grand mais cela aurait pu réussir.

“ Comme Marienne n'a pas de galon neuf, il en découd un d'une épaule pour la mettre aux deux autres. Et ce sera un défilé continué jour et nuit des différents chefs de maquis ou agents de liaison SAS. ”

D'autres comme Botella et Lasserre dans les Côtes-du-Nord ont rassemblé des FFI et leur font l'instruction. Ils estiment que les services qu'ils rendent justifient un refus de rejoindre [Marienne].

La radio marche sans arrêt. Pas de temps pour la déplacer (même quand la voiture gonio passe sur la route en bas), comme le voudrait la plus élémentaire prudence. Le temps presse et chaque minute est remplie au maximum. Jamais je n'aurai eu l'impression de servir avec autant d'intensité qu'à cette époque. Illusion, certes, mais le fait de participer à quelque chose de sérieux, d'y avoir vraiment un rôle, de ne pas perdre ne serait-ce qu'une minute, c'est une sensation jamais retrouvée depuis. Vu à retardement, c'est risible, mais je me rap-

pellerais toujours ce moment, huit jours après mon arrestation, où j'ai vu et lu l'anéantissement de tout ce travail. Cela a été un effondrement.

LA PRUDENCE : PETIT À PETIT, ELLE DISPARAÎT DU VOCABULAIRE PAR LA FORCE DES CIRCONSTANCES. Marienne, qui s'est révélé à Saint-Marcel un bagarreur de premier ordre, se montre après un chef et organisateur sans égal. Pour ceux qui l'ont connu avant, ce que je vais écrire pourra paraître inexact ou forcé. Je ne l'ai connu qu'à cette époque, là où il a vraiment donné toute sa mesure ; à tel point qu'il planait au-delà de toutes les contingences, obligeant par son exemple ses hommes à donner non seulement le meilleur d'eux-mêmes, mais au-delà. Pour eux, c'était un Chef, ils craignaient le moindre reproche, même muet. Ses officiers eux-mêmes en subissaient l'ascendant. Pour lui, il n'y avait qu'un but à atteindre : « chasser le boche ».

“ Marienne, qui s'est révélé à Saint-Marcel un bagarreur de premier ordre, se montre après un chef et organisateur sans égal. ”

Rien d'autre que cette perspective ne comptait. Il était sans pitié pour la moindre faiblesse, l'impossible, il l'obtenait. Sa foi était communicative ; à certains moments, il donnait l'impression de ne pas appartenir à notre monde ; c'était un mystique. De sa personne, il ne se souciait pas : 2 ou 3 heures de sommeil par nuit et encore sur la terre nue... la paille ou le foin pour les hommes. Aux repas, quand il en prenait, il touchait à peine, à tel point que personne n'osait manger à sa faim. Comme à la fin, quelques heures avant mon arrestation, je m'étonnais près du groupe d'officiers de leur manque habituel d'appétit, Martin m'a avoué : près de Marienne, on n'ose pas. Il a l'air de vivre de l'air du temps ; et cet air était glacial, il pleuvait.

Pas le temps, non, même de se raser. Une journée, il est resté avec une joue barbue et l'autre nue. Le vieil Alexandre, après chaque départ, lui apportait de l'eau chaude pour la barbe (dans une cafetière en porcelaine), mais en même temps un autre visiteur arrivait et le travail remettait à plus tard la fin de l'opération.



SON FRÈRE ? NOUS SOMMES BIEN AMUSÉS À l'époque de cette histoire, d'autant qu'elle n'a pas eu de suites fâcheuses. Un garçon d'une vingtaine d'année circulait dans le pays et se faisait passer pour le frère de Marienne. Cela lui donnait droit sans nul doute à des avantages de toutes sortes. Le seul nom ouvrait toutes les portes et il en profitait. Que faire ? Il faut l'arrêter. Interrogatoire. Il s'appelle Marienne et il est difficile d'en tirer beaucoup plus. Espion ? Simple d'esprit ? Difficile à dire. En le relâchant, il risque de dénoncer aux Allemands le signalement de bien des gars paras et maquisards. Le fusiller ? Aucune preuve sinon ses escroqueries. Marienne décide de lui laisser la vie sauve : « Après tout c'est mon frère » !!! Le garder prisonnier – mais c'est tout un problème, quand les décrochages se succèdent, quand tous nous couchons souvent à la belle étoile. Provisoirement, il est gardé les pieds enchaînés à un arbre. Et puis comme sa surveillance pose trop de problèmes – il y a déjà si peu d'hommes pour assurer le guet –, il prend la garde à son tour. J'ignore ce qu'il est devenu par la suite.

LES JOURNÉES SONT DURES ET ÉNERVANTES POUR LES UNS ET POUR LES AUTRES, EN ATTENDANT LA BAGARRE. Si Martin et Marienne n'ont pas une minute pour respirer, les autres officiers et hommes se rongent dans l'inaction. Il y a les quarts de plus en plus sérieux et renforcés, surtout la nuit, par crainte d'une surprise et ils sont peu nombreux pour assurer la relève. C'est fastidieux. Le reste du temps, se terrer dans la boue et attendre. Je revois Taylor dépérissant dans l'inaction, gêné par sa trop grande jeunesse.

Devant ses hommes, il laisse pousser sa barbe pour se vieillir et ne se déchausse pas pour dormir, car ses chaussettes sont trouées. Devant Marienne, il est intimidé, glacé, persuadé que ce dernier ne lui fait pas confiance. Et par nos différentes discussions sur les patrons d'opérations, je sais le contraire. Il le considère comme un officier de valeur. L'un a trop de travail et ne s'arrête pas à des détails, l'autre ne sait que faire. Seule la bagarre le rendra à lui-même et il se ronge d'ennui. Il sera tout heureux de pouvoir venir bavarder et prendre ses repas avec nous pour se sentir moins seul. Il a suffi que j'en dise un mot à Marienne pour que celui-ci fasse le nécessaire. Tout simplement, il n'y avait pas pensé. Certes, il exigeait beaucoup de tous ceux qui l'entouraient et je ne pense pas qu'il ait beaucoup complimenté ceux pour lesquels il

avait une véritable estime, pas plus qu'il n'acceptait les compliments. Mais c'est toujours avec une grande politesse qu'il a traité et remercié ceux qui rendaient de menus services.

D'une sensibilité extrême, mais qu'il cachait jalousement. A chaque annonce de perte d'un de ses hommes, qu'on lui avait signalées par les différentes liaisons, son regard s'assombrissait et son visage se figeait : une raison de plus de poursuivre la lutte avec plus d'acharnement. Officier, il était conscient de son rôle et tenait à être un exemple.

“ Rompu aux méthodes modernes de combat qu'il savait mieux que personne utiliser, c'était pourtant à un chevalier du Moyen-Age qu'il pouvait se comparer. ”

Pas plus qu'il n'a jamais voulu abandonner son uniforme, même pour simplifier certaines opérations.

Parfois un sourire, un rire lui découvrait les dents, étrécissait ses yeux qui n'étaient plus qu'une fente oblique et accentuait sa ressemblance avec un chef maure.

LE CAHIER BLEU – DOUBLÉ BIEN VITE PAR LE CAHIER ORANGE.

Où est la prudence des premiers jours où les messages se camouflaient sur petit format, en code très souvent, dans les endroits les plus inattendus. Mais il y a un temps pour tout. Le premier était dépassé, le second pressait. Il fallait établir un plan des opérations et connaître ceux chargés de l'exécution. Le tout consigné non pas au hasard mais d'une façon pratique et claire, d'où ce cahier d'écolier et ce fameux stylo Parker, don d'une personne du pays. C'était d'abord tous les bataillons FFI avec le nom de leur commandant, leur lieu de ralliement, puis ceux des SAS, avec l'emplacement de leur PC futur, des dates, des points de repère, que sais-je ?

IL ÉTAIT QUESTION À L'ÉPOQUE D'UN DÉBARQUEMENT DANS LA PRESQU'ÎLE DE RHUYS ; des contacts avaient été pris en conséquence du côté de Vannes d'une part, des Anglais d'autre part.

Chaque officier SAS avait reçu à cet effet une copie de l'emplacement et des ordres le concernant. Mais Bourgoin, par exemple, devait prendre connaissance de l'ensemble, donc c'était le cahier qu'il fallait transporter. D'où la nécessité de refaire un double pour l'avoir sur place. Et ces cahiers circuleront sans accroc. Il faudra l'arrestation de Marienne et la découverte de ce cahier qu'il gardait sur lui, quelques jours avant la mise en action du plan prévu, pour que tout le travail soit anéanti. Le cahier bleu a été la perte

d'un certain nombre de FFI en particulier, qui n'avaient pas été prévenus. Quant aux SAS, ils ne devaient rejoindre les positions marquées qu'à une date ultérieure. Ce cahier, je le retrouverai entre les mains des Allemands huit jours après mon arrestation. Je l'aurais reconnu entre mille et je le connaissais par coeur.

Puech-Samson, le jour où je pris contact avec lui, souffrait encore de sa blessure à la cuisse et se méfiait des nouvelles têtes. Malgré le mot de Marienne avec les mots de passe de plus en plus nombreux, malgré la présence chez lui de René [Bern ?] qui me connaissait fort bien et se portait garant pour moi, il se montre méfiant et ne donne pas de détails sur les renseignements que je lui demande. De Camaret se montrera également méfiant et peu loquace. Je le retrouve après bien du mal et de fatigue chez Carné, le maire de Glénac. Evidemment ma mine n'inspire pas confiance. Je suis fourbue, tremblante de fatigue et sans doute de faim inconsciente. Il est 4h ou 5h du soir et depuis 5h le matin, je pédale sans arrêt. Ma présence dans ce château d'où viennent de sortir des invités souriants et élégamment habillés, est insolite. Là aussi, le billet qu'il me remet est laconique et répond mal aux questions posées par Marienne. L'espionniste sévit et gêne notre action.

Mais dans les autres groupes, je suis accueillie avec une joie si évidente que la chaleur de l'accueil efface pour un temps la fatigue. C'est un des à-côtés du métier d'agent de liaison. Nous sommes les confidents tout désignés, puisque notre présence si brève ne gênera pas ceux qui dans un moment de cafard vous auront avoué leur rancoeur, leurs faiblesses. Et puis les messages sont brefs. Pour un mot, il est facile d'arrondir les angles. Il faut pouvoir déceler chez chacun l'atmosphère qui y règne pour y remercier si possible. Nous sommes le seul contact et il doit être efficace.

Bien sûr, nous sommes toutes novices dans ce genre de travail et quelques leçons élémentaires auraient évité des tâtonnements ou des erreurs qui ont coûté la vie à quelques-unes. Le rendement en tout cas eut été meilleur, mais il ne pouvait en être question.

Instruite par l'expérience et forcée par la nécessité, je transporte toutes mes richesses sur moi. Pas difficile d'ailleurs. Après Saint-Marcel, mon sac à dos a disparu. Pour ne pas m'en encombrer, je l'avais confié pour qu'il soit mis en sûreté, ne gardant sur moi qu'une carte d'identité, pas même d'argent. Et puis il a été si bien caché qu'il doit y être encore ! Avec le 6/35 que je suis obligée de camoufler, c'est quelque chose en moins à transporter. Je me suis résignée un jour de rafle à Saint-Aubin à le cacher provisoirement dans un tas de bois pour passer le barrage alle-

“ Le cahier bleu a été la perte d'un certain nombre de FFI en particulier, qui n'avaient pas été prévenus. Quant aux SAS, ils ne devaient rejoindre les positions marquées qu'à une date ultérieure. ”

mand. Sure de n'avoir rien de suspect, je présente avec assurance aux deux feldgendarmes ma carte d'identité et m'aperçois stupéfaite qu'à l'intérieur j'ai laissé celle FFI avec le numéro d'immatriculation, le faux nom, le bataillon, etc. Une demi-seconde et je l'enlève négligemment pour que ce papier ne gêne pas l'examen. J'ai dû agir avec suffisamment naturel puisqu'ils n'y ont rien vu de suspect, mais j'ai eu chaud. Et ces contrôles seront de plus en plus sévères. Au bout de quelques jours, j'ai pu me procurer une brosse à dent, du dentifrice, un peigne en bois : je ne m'en séparerai plus et à chaque départ, même pour quelques heures, je les fourre dans les poches de ma canadienne. En attendant mieux, j'emprunte au hasard des chemins et des fermes un peu de savon pour une toilette qui sera malheureusement pendant tout un mois extrêmement sommaire.

JE SUIS LA SEULE FEMME PARMIS TOUS CES HOMMES et si les fermiers font le nécessaire et trouvent normale que les hommes se lavent près du puits torse nu, ils ne comprennent pas que j'en ferais autant, si je le pouvais. J'ai bien essayé de demander de l'eau à cet effet au Quénelec, mais on ne se lave qu'à l'eau chaude, n'est-ce pas ? Pas question de me donner de l'eau froide. J'ai dû me débrouiller avec une casserole d'un litre d'eau bouillante dans un grenier, près de l'entrée duquel Marie-Thérèse de passage montait la garde. Quand c'était possible, un bain de pieds dans un ruisseau rencontré sur ma route.

MARIE ? IRÈNE ? QUE SONT-ELLES DEVENUES ? La première a été prise au lendemain de Saint-Marcel avec toutes les archives de l'état-major FFI dans ses sacoches. Depuis, personne, je crois, n'a eu de ses nouvelles. Irène aussi a disparu le même jour. Je suis la seule, je crois à l'avoir aperçue sur le canal du côté de Josselin. Je ne la connaissais pas, mais elle savait qui j'étais sans doute, puisqu'elle m'a abordée en me disant : « Je suis Irène. Je sais que je suis recherchée, mais avec des lunettes noires et une nouvelle teinte de cheveux [un magnifique auburn], ils ne feront pas le rapprochement. ” Elle portait un short marron, un chemisier blanc, et m'avouait que les messages étaient glissés dans la ceinture de son short. Était-ce elle ? Je me le demande maintenant puisque personne ne semble l'avoir revue.

AGENT DE LIAISON ! A L'ÉPOQUE, J'ENRAGEAIS DE ME VOIR CLASSER DANS CETTE CATÉGORIE. Combattante, je l'étais, et je voulais le rester. En attendant mieux, je ne refusais pas de rendre service, il n'y avait rien d'autre à faire, mais je voulais l'assurance qu'en cas de coup dur je pourrai de nouveau y prendre part. Quant au titre de secrétaire dont je me suis vue affublée pour avoir en particulier tenu les dossiers de Marienne, rien ne pouvait m'être plus désagréable.

“ Combattante, je l'étais, et je voulais le rester. En attendant mieux, je ne refusais pas de rendre service. ”

LE DÉCROCHAGE DU QUÉNELEC DEVENAIT URGENT. Les mailles du filet se resserraient. Patrouilles de plus en plus serrées. Les messages radios affluaient, puisque c'était le seul poste disponible dans un grand

rayon. Transmission des coordonnées de dropping zone, parachutage, etc. Marienne avait réussi à voir les différents chefs de bataillon FFI, soit personnellement, soit par personne interposée, et évalué ce que chacun pouvait fournir comme hommes, matériel et efficacité. Les méthodes de combat étaient bien différentes entre ce jeune capitaine au courant des méthodes et armements les plus nouveaux, et ces commandants d'un certain âge déjà qui travaillaient, non sans mérite, avec les moyens du bord et les instructions de 40. Mais ces prises de contact étaient efficaces de part et d'autre.

DONC NOUS QUITTONS DE NUIT CETTE RETRAITE PROVISoire POUR KÉRIHUEL, où nous arrivons en fin de nuit pour nous reposer quelques heures, entassés dans un grenier étouffant. De bon matin, il faut s'organiser. Déjà les radios montent leurs tentes. Il y a là le Dr André Mahéo. Et c'est avec eux, Taylor, Marienne et Martin qu'avant de partir (pour ne plus revenir), qu'en guise de petit-déjeuner, nous nous partageons une omelette aux champignons. Depuis, je n'en ai jamais mangé sans ressentir une crispation faite d'angoisse, sans revoir d'une façon extrêmement nette, comme un tableau, l'emplacement des lieux tels que jamais plus je ne les reverrai puisque tout a brûlé.

Je n'ai plus de vélo. Celui dont je me servais et qui appartenait à Georges Le Berd a été prêté pour une liaison à un petit gars qui n'est pas revenu. Quelques jours plus tard, je reconnaîtrai ce vélo parmi beaucoup d'autres dans la cour de la prison. André m'accompagne jusqu'à une ferme un peu plus bas pour en emprunter un au fermier. Lui d'ailleurs partait dans une autre direction et ne retournera pas à Kérihuel. Je n'ai pas de temps à perdre. Il faut prévenir un certain nombre de personnes du changement de lieu. C'est d'abord Bourgoin à Guillac, j'ai du mal à le retrouver dans les camps car il doit sans cesse changer de place. Près de lui, le commandant Brunet. L'un et l'autre renouvellent les conseils de prudence et au sujet des mes vêtements, Brunet (2^e bureau) me dit : « Vous feriez bien de trouver autre chose, car cet uniforme commence à être inquiétant. ” (Je porte la jupe et la canadienne des Centres de jeunesse). Il ne pensait pas que ses craintes seraient justifiées : moins d'une heure après les avoir quittés, barrage : vérification des papiers. Tous les passants sont arrêtés sans distinction et attendent sur le bord de la route l'arrivée d'un gradé qui procède à une fouille et à un interrogatoire rapide.



“ Et c'est avec eux, Taylor, Marienne et Martin qu'avant de partir (pour ne plus revenir), qu'en guise de petit-déjeuner, nous nous partageons une omelette aux champignons. ”

PAS DE MESSAGE SUR MOI, MAIS UNE CARTE D'ÉTAT-MAJOR DE LA RÉGION ET DE L'ARGENT PARACHUTÉ (1 500 francs environ) – que Marienne m'avait obligée à accepter et qui devait servir à l'occasion à quelques achats pour les uns ou les autres –, ma carte d'identité. Je croyais donc m'en tirer encore, mais cette fois les trois choses combinées leur ont paru suspectes. En particulier ma carte d'identité que je croyais devoir me donner bon alibi. J'ignorais à ce moment-là le coup dur des paras à La Grée-de-Callac et au Centre de jeunesse. Donc pour complément d'information, je dois rejoindre Josselin dans une de leurs fameuses tractions, pendant que la bicyclette était transportée en camion. Et là, dans une salle, je retrouverai entre autres Madeleine Rolland et René Le Touzic. Je ne les connaissais à l'époque ni l'un ni l'autre, eux si. Mais de toute façon, le silence est d'or.

Et ce sera le début d'une longue série d'interrogatoires. Aimables mais coupés de menace au début. Ils n'ont aucune vraie charge contre moi, du moins je le pense. Puis à cause de ma qualité d'ancienne d'assistante de jeunesse, ils s'orientent vers une fausse piste. Pendant cinq ou six jours, ils chercheront sans être satisfaits. Pourquoi veulent-ils que je sois anglaise ou russe parachutée ? Je ne l'ai pas su. Mais au bout de six jours, autre tactique et changement de programme. J'ai déjà eu un choc en arrivant dans cette sorte de salle d'attente des supplices. Sur une table étaient étalés en évidence le fameux cahier bleu, une carte d'état-major, que je reconnaissais. C'était celle que j'avais un jour laissée à Marienne.

« J'ai déjà eu un choc en arrivant dans cette sorte de salle d'attente des supplices. Sur une table étaient étalés en évidence le fameux cahier bleu, une carte d'état-major, que je reconnaissais. C'était celle que j'avais un jour laissée à Marienne. »

ments étaient pointés légèrement. Mais là, au crayon rouge, il y avait, reportées, toutes les indications du cahier. La carte découverte sur moi par un heureux hasard – ou plutôt sciemment – ne portait aucune indication. Elle m'avait été donnée quelques jours avant mon arrestation par quelqu'un chez qui je m'étais arrêtée pour demander mon chemin. Et éparpillées, des feuilles dactylographiées : la traduction du cahier. Il était facile de le deviner par la grandeur des alinéas, les noms de villages et ceux des personnes.

ET LES SÉANCES DE TORTURE ONT COMMENCÉ. Au fond, je commençai à me demander pourquoi jusqu'ici j'avais été épargnée. Madeleine Rolland entra tous les jours de l'interrogatoire et je savais par elle à quoi je pouvais m'attendre.

Seules toutes les deux, nous bavardions, d'ailleurs qu'aurions nous fait d'autre ?

Parfois, par les fenêtres, nous pouvions échanger quelques paroles avec les hommes prisonniers au-dessus de nous. Et charitablement, au bout d'une ficelle, ils nous passaient quelquefois une cigarette allumée : quelques-uns d'entre eux – les moins compromis – travaillaient au dehors et sur le parcours, une cachette avait été aménagée, dans laquelle eux pouvaient rafler au passage saucisson, cigarettes ou autres douceurs, suivant les jours et les possibilités. Nous n'avions pas cette ressource.

Côté matériel, nous aurions pu être plus mal et la nourriture excellente, tant que les Allemands nous permettront de la recevoir du dehors. Les habitants de Josselin soignent leurs prisonniers, ils y ont d'ailleurs beaucoup des leurs.

La Croix Rouge est active. Nous aurons droit un jour à la visite de ces dames, dont la présidente, la duchesse de Rohan, et une jeune fille, depuis religieuse, qui s'est dévouée énormément pour les prisonniers. Je réussis à lui glisser un message aussi peu compromettant que possible, à l'adresse d'un commerçant de Saint-Jean-Brévelay qui, je l'espère, le fera parvenir à Marienne ou à quelqu'un du groupe pour les rassurer. Je saurai plus tard que c'est Guimard qui le recevra, ce commerçant étant déjà arrêté, le groupe Marienne anéanti.

LE 14 JUILLET, NOUS LE FÊTONS PAR UN REPAS PLUS SOIGNÉ ET UN DRAPEAU TRICOLORE que nous épinglons sur un rebord de table de façon qu'il soit en évidence pour nous, mais hors de vue des gardiens. Ce drapeau est un billet de 5 ou 10 francs parachuté, portant le drapeau français. Comment celui-ci a-t-il échappé à la fouille ? Je sais l'avoir retrouvé au fond d'une de mes poches et pour toutes deux, il a valeur de symbole. Malheureusement, un jour, nous nous apercevrons de sa disparition. Je suppose qu'au cours d'un examen plus sérieux de notre cellule, un gardien l'a trouvé ? Mais ni les gardiens, ni les feldgendarmes n'ont fait de commentaire à ce sujet.

Le moral est bon, excellent même. Je dirai que les tortures, la certitude de la mort, le renforcent. Le Touzic, un para, même après ces interrogatoires où il n'a pas été ménagé, avait toujours la blague aux lèvres et nous raconte dans un argot savoureux les derniers potins. C'est lui qui, le jour où j'ai retrouvé Puech-Samson, a rencontré sa femme par hasard. Elle s'était réfugiée dans la région de Josselin. Leurs retrouvailles auront été brèves et combien plus dure la séparation. Georges Le Berd, si jeune, si bouillant d'enthousiasme, ne se fait pas d'illusion sur son sort. Il sera fusillé avec ses camarades.

« Le moral est bon, excellent même. Je dirai que les tortures, la certitude de la mort, le renforcent, »

LA PRISON, LA TORTURE... Je m'en faisais une idée par ce que j'avais entendu, en particulier de la bouche de ceux ou de celles qui en étaient revenus. Il était préférable de savoir d'avance les moyens employés pour vous arracher malgré vous des aveux.

Je me savais désarmée d'avance s'ils employaient ces piqûres dont on parlait et qui vous obligeaient à parler sans que vous vous en rendiez compte. En Bretagne, ils n'avaient pas l'air d'utiliser cette méthode. Dans ce cas, une seule solution, le suicide par n'importe quel moyen.

Mais les autres tortures ? Après la première séance, j'étais rassurée. Je savais que je tiendrai. Ce n'était pas une présomption. C'était une certitude, comme il y a des grâces d'état – et ceci dans le sens le plus large du terme. On a parlé aussi d'humiliation pour ceux qui en étaient l'objet. Pour ma part, je n'en ai pas ressenti. J'étais à ce point détachée à faire le vide dans mon esprit pour que pas un mot ne passe que le reste passait au second plan. Mais la torture est une dégradation pour ceux qui l'ordonnent aussi bien pour ceux qui l'exécutent, et le seul sentiment que m'inspiraient et m'inspirent les tortionnaires, c'est le mépris.

Combien de fois ai-je désiré l'évanouissement, pour oublier un peu, me reposer. Mais à l'époque, j'avais le cœur solide.

Le plus dur ? Le jour sans doute où, après d'odieuses séances de torture, deux maquisards ont avoué me connaître. Impossible de leur en vouloir. Mais le cas de conscience était épineux : si je niais tout en bloc, ils en subiraient les conséquences. Quant à avouer, il n'en était pas question. D'ailleurs, l'un d'eux, je ne le connaissais pas. Mais lui donna des précisions écrasantes sur ma présence à Saint-Marcel, l'autre près de Marienne au Quénelec. Moments pénibles que je préfère oublier. J'entendrai toujours ces paroles dédaigneuses, atteignant ma fierté de Française : « Pourquoi vous obstinez-vous à vous taire ? C'est un officier français, et pourtant il a parlé. »

Le plus difficile est de rester impassible, indifférente. Quand de but en blanc ils m'annoncent au début d'un interrogatoire (le jour où j'avais pu voir le cahier bleu et les papiers) : « Vous savez Marienne est morte », guettant ma réaction, ils sont déçus du : « Ah ? » vaguement interrogateur.

Comme ils ne sont pas à une contradiction près, ils reprendront un moment plus tard : « Le commandant Marienne et le lieutenant Martin sont ici, blessés. Ils vous connaissent bien, etc. » J'essaie de démêler ce qui a pu se passer. Qu'ils aient parlé, l'idée ne m'en vient même pas. Prisonniers ? Morts ?

Ce sont deux hypothèses. Pourtant la seconde me paraît la seule possible. Mais comment ? Le Touzic me le confirmera un peu plus tard. Il l'aura su par d'autres prisonniers arrêtés après l'attaque. Mais quels sont les rescapés ? Tous les détails, je ne les aurai qu'en rentrant en septembre, et par Taylor quelques mois plus tard. C'est lui qui m'a assuré que Marienne avait dans la poche de son blouson un papier me concernant. Taylor en avait pris connaissance la veille de l'attaque, et avec des détails ne faisant aucun doute sur mon activité.

24 JUILLET : UN ANNIVERSAIRE ORIGINAL. Au moins celui-ci fera date dans ma vie. Il a fallu que ce soit un Allemand qui me le souhaite au cours du dernier interrogatoire. Interrogatoire n'est pas le terme exact, puisque le jugement était paraît-il prononcé. Encore aurait-il fallu que je connaisse la sanction. Eux n'ont pas jugé bon de m'en faire part. Mais ce jour-là, ces Messieurs étaient réunis autour de leur colonel. Conversation courtoise. Plus question de brutalités, ni en paroles ni en actes. Il eut été de mauvais goût d'y faire allusion. Mais il est beaucoup plus difficile de jouer mon rôle jusqu'au bout, à savoir d'une jeune fille quelconque, un peu naïve, prise comme terroriste alors qu'elle recherche simplement un petit ami disparu depuis les bombardement de Ploërmel. Ce petit ami (elle ne voudra jamais dire son nom, ni son signalement, elle a trop peur pour lui !), dont elle ignorait l'activité, lui a confié de l'argent pour divers achats. Billets parachutés ? Elle l'ignore. Carte d'état-major ? C'est normal pour s'y reconnaître dans tous ces chemins impossibles.

Mais à la question posée : « Si on vous libérait maintenant -il n'en est pas question - mais si vous étiez libre, que feriez-vous, maintenant que vous savez ce qui vous attend ? » « Je continuerais ». C'est un aveu. Il n'en avait d'ailleurs pas besoin en examinant ma carte d'identité : « Savez-vous que nous sommes le 24 juillet ? Bon anniversaire, Mademoiselle. » J'ai même droit à une cigarette. Dans l'étui, des allemandes, de l'autre, des gauloises. C'est une de celles-ci que je prends. Alors légèrement ironique : « Française jusqu'au bout ! »

PUIS C'EST LE DÉPART POUR PONTIVY. Madeleine Rolland restera à Josselin jusqu'au départ des Allemands qui incendieront la prison. Elle devra la vie à un des gardiens qui, au dernier moment, viendra lui ouvrir la porte.

Parmi les hommes, la plupart de ceux qui restent, seront fusillés. Mes compagnons de route ont peu de choses à se reprocher, ou du moins il n'y a pas de preuves contre eux. Ces quelques jours à Pontivy se passent dans l'attente d'un interrogatoire qui n'aura pas lieu, ou d'un jugement. Mais nous sommes sous la garde des Russes. Les hommes sont logés dans une autre partie de la prison et il n'y a pas moyen de communiquer. Dans une cellule près de moi, deux jeunes filles de Pontivy avec lesquelles je peux échanger quelques mots. Par elles, j'apprendrai la présence à la prison de parachutistes avec les-



quels elles ont bavardé à travers les cloisons (elles ont changé de bâtiment depuis). Il s'agit entre autres de Skinner, cela je ne le saurai que plus tard. Mais eux devaient connaître mon arrestation, puisqu'ils essayaient de savoir si je ne me trouvais pas à Pontivy.

Puis départ à l'aube. Oh ces aubes de guerre ! Prisonnière ou non, elles m'ont toujours été pénibles. Destination inconnue. Fuite devant l'avance américaine.

A SAVENAY, NOUS SAURONS QUE NOUS VENONS DE MANQUER LE CONVOI SUR COMPIÈGNE. Et si quelqu'un

“ Le commandant du camp n'a pas d'ordres. Quand il en aura, ce sera celui de nous fusiller. Heureusement, il n'en tient pas compte. ”

est ennuyé, c'est le commandant du camp de Savenay qui ne sait que faire de ces prisonniers qu'il n'attendait pas. Il n'a pas d'ordres. Quand il en aura, ce sera celui de nous fusiller. Heureusement, il n'en tient pas compte. A l'époque, il mettait en balance les risques courus : d'un côté, un ordre qui aurait très bien pu ne pas arriver, de l'autre la proximité des troupes alliées et les repréailles en cas de fusillades de prisonniers dont les dossiers ne lui

avaient même pas été transmis. A différentes reprises, nous saurons qu'il hésite – par les mines des gardiens.

La population est chargée de nous nourrir. Pendant les premiers jours, nous ne nous plaignons pas ; mais les gens se lassent...

En particulier les femmes – nous étions trois – étions assimilées aux prisonniers de droit commun et à travers les barbelés nous avons surpris des réflexions qui ne faisaient aucun doute sur les sentiments de sympathie qu'elles nous portaient. C'était réciproque.

APRÈS SAVENAY, MONTOIRE-DE-BRETAGNE ET DE NOUVEAU SAVENAY, où ont lieu de nouveaux interrogatoires. Par ceux qui passent les premiers, nous obtenons des tuyaux : il y a mésentente entre ces feldgendarmes et ceux de Josselin, Pontivy, etc.

Les dossiers leur ont été remis avec retard. Nous en serons les heureux bénéficiaires. Pour ma part, j'en ferai mon profit. Dès le début de la lecture du procès-verbal transmis, je relève une erreur, sans aucune espèce d'importance d'ailleurs, mais qui me permet plusieurs fois de rectifier à mon avantage un certain nombre d'autres supposées. Et « ils marchent à fond ». Cette fois, je signerai le procès-verbal en français et sur lequel ils n'ont vraiment pas grand-chose à me reprocher. Comme nous sommes tous dans le même cas, ils décident « généreusement » de nous libérer, en même temps qu'ils permettront à un certain nombre de réfugiés de regagner l'autre côté des lignes.

AH ! CETTE LIBÉRATION DONT NOUS AVIONS TANT RÊVÉ. Peut-il y avoir quelque chose de plus absurde. Pour ma part, quelle amère déception. Prisonniers des Américains, voilà ce qui nous attendait, pendant que les réfugiés étaient laissés libres immédiatement, sans fouille, sans examen. Malgré les renseignements que nous leur apportons sur certains d'entre eux, dont ils ont reconnu l'exactitude trop tard. Les personnes en question n'avaient pas attendu huit jours à Saint-Etienne-de-Montluc. Les hommes, eux, erreront trente jours avant qu'on ne les libère.

Nous étions gardées par des soldats français nord-africains, dangereux parce qu'ils ne connaissaient que la consigne, – et naïvement, dans un français petit nègre –, ils nous faisaient comprendre qu'après tout nous n'avions pas à nous plaindre : celles qui nous avaient précédées avaient eu le crâne tondu... Bien sûr, c'était flatteur d'être comparées à cette catégorie !

Nouveaux interrogatoires par des officiers français. Je perds patience devant leur peu d'empressement à nous libérer, malgré toutes les preuves, références, témoignages fournis. « *Si vous croyez que c'est drôle pour nous !* » Evidemment c'étaient eux les plus à plaindre, j'aurai dû le comprendre. Enfin, le 8 septembre, je suis libre. Retour à Vannes après un arrêt de quelques jours à Nantes. Rien n'est comme je l'avais prévu. Mais pourquoi se faire des idées fausses ?

JOIE DES CAMARADES RETROUVÉS. PLUTÔT QUE DE DEMANDER LE NOM DES MORTS, il y en a trop, je préfère demander ceux des vivants et je me réjouis de pouvoir retrouver tel ou tel d'entre eux que je croyais disparu... Heureusement, il y a encore du travail : Saint-Nazaire, Lorient.

J'aurai la chance de pouvoir continuer jusqu'au 23 novembre, où je me ferai reprendre au Vieux Passage, pour être relâchée le 4 janvier 1945.

Suite et fin : vous apprécierez le condensé de la dernière page. Au fond, ça ne présente guère d'intérêt, en particulier pour votre livre, et j'en ai assez de remuer des cendres.”

“ Prisonniers des Américains, voilà ce qui nous attendait, pendant que les réfugiés étaient laissés libres immédiatement, sans fouille, sans examen. ”

“ Il y a encore du travail : Saint-Nazaire, Lorient. J'aurai la chance de pouvoir continuer jusqu'au 23 novembre, où je me ferai reprendre au Vieux Passage, pour être relâchée le 4 janvier 1945. ”

Biographie

Anne Créquer (24/07/1917 à Locmariaquer, Morbihan - 1/02/1998 à Guyancourt, Yvelines)

Fille de Maria Le Mab, ostréicultrice, et de Raphaël Créquer, marin, de Locmariaquer (à Kerpenhir), Anne Créquer travaille comme institutrice à Nantes avant de devenir sous-dirigeante du camp de jeunesse féminin du château de La Grée de Callac à Monteneuf le 1er février 1943, quand elle entre en résistance en janvier 1943 et prend le pseudo d'Anne de Bretagne. Elle a 25 ans.

Elle est Inscrite sur les contrôles de l'Armée secrète (O.C.M.) sous les ordres de Paul Le Roch dans la compagnie de Ploermel, puis du commandant Eugène Caro (8^e bataillon FFI, 9^e compagnie commandée par Le Roch, 1^{er} section, matricule 2464 selon l'armée). “*Elle sert dans son unité en qualité de soldat*” “à sa demande” et participe “à de nombreux actes de sabotages, à des transports d'armes et à des missions de liaison extrêmement dangereuses” comme l'indique son motif de proposition pour la médaille de la Résistance signé colonel Morice, le chef de l'Armée secrète et chef des FFI du Morbihan (de son vrai nom Paul Chenailier), ainsi que sa citation à l'ordre du corps d'armée de 1947.

A l'appel de mobilisation générale que Morice lance, le 5 juin 1944, elle gagne avec le 8^e bataillon FFI, le maquis Saint-Marcel. Chaque nuit, entre 150 à 200 containers atterrissent sur la Drop Zone La Baleine. Les maquisards commencent à être équipés d'armes et instruits par les chefs de groupe ainsi que les parachutistes du 4^e SAS de la France libre, qui ont débarqué d'Angleterre dans la nuit du 5 au 6 juin. Leur chef, Pierre-Louis Bourgoïn, dit le Manchot, est lui parachuté le 10 juin.

Lors des fameux combats contre les Allemands du 18 juin 1944 (c'était la première fois que l'ennemi était tenu en échec), Anne Créquer “*fait le coup de feu tout comme ses frères d'armes*”, “ indiquent Bourgoïn et Morice dans ses dossiers de résistance et militaire (elle fut la seule femme à se battre dans ce qui fut la première bataille des forces françaises après le Débarquement). Le 18 au soir, après l'évacuation du camp, elle se replie avec son unité. Les jours suivants, les Allemands lancent une impitoyable



ANNE CRÉQUER. Grande photo publiée dans *Le Morbihan en guerre 1939-1945* de Roger Leroux.

chasse à l'homme à l'encontre des résistants et des parachutistes. Elle réussira à retrouver Bourgoïn et faire la jonction avec les parachutistes éparpillés.

Sur les conseils de Le Roch, “*en attendant que la bagarre reprenne*”, elle se met au service des parachutistes, intégrant le 4^e régiment de chasseurs parachutistes SAS (Special Air Service) de la France libre comme “agent de liaison et secrétaire” de Pierre Marienne dont l'ascendant le désigne naturellement comme le chef des éléments de l'ancien camp de Saint Marcel. Le stick comprend dès lors cinq personnes : le lieutenant François Martin, l'aspirant Taylor, deux sous-officiers et Anne Créquer. “*Agent de liaison ! A l'époque, j'enrageais de me voir classer dans cette catégorie, s'insurge-t-elle dans ses notes. Combattante, je l'étais, et je voulais le rester. En attendant mieux, je ne refusais pas de rendre service, il n'y avait rien d'autre à faire, mais je voulais l'assurance qu'en cas de coup dur je pourrai de nouveau y prendre part. Quant au titre de secrétaire dont je me suis vue affublée pour avoir en particulier tenu les dossiers de Marienne, rien ne pouvait m'être plus désagréable.*”

Comme se souvient le parachutiste Jean Paulin, dans *La Rage au coeur*, “*cette courageuse jeune fille bretonne, depuis la bataille de Saint-*

Marcel, remplit les délicats et dangereuses fonctions d'agent de liaison auprès du commandant Bourgoïn. Elle abat ses 100 kilomètres par jour en vélo sans désespérer et recommence le lendemain, transportant constamment des documents dont un seul d'entre eux suffirait à l'envoyer au poteau. Tous les parachutistes lui vouent une reconnaissance illimitée.

Recherchés par la Gestapo et la Milice, Marienne et son stick changent souvent de cache. Le 24 juin, celui-ci reçoit de Londres sa nomination au grade de capitaine en même temps qu'arrive celle au grade de lieutenant-colonel de Bourgoïn désormais en charge des forces de Bretagne. Ce dernier le charge de préparer un plan d'action sur une grande partie du département et de recueillir les renseignements réclamés par Londres sur la région de la presqu'île de Rhuy en vue d'un second débarquement prévu fin juin, puis le 5 juillet puis reculé pour cause de mau-

vais temps. "Marianne travaille sur une grande carte, tandis qu'Anne Créquer porte les données sur un simple cahier d'écolier, rapporte l'agent de liaison Joseph Jegou dans Rage, action et tourmente en pays de Lanvaux. Anne en fait ensuite une copie, également manuscrite, pour la remettre au commandant. Marianne conserve celui de couleur jaune-orange et assure qu'il ne tombe entre les mains de l'ennemi."

La ferme de Quénelec devenant risquée, tout le groupe part dans la nuit du 10 au 11 juillet pour celle de Kérihuel, près de Cadoudal en Plumelec. Tôt le matin du 11 juillet, Anne Créquer partage un dernier petit-déjeuner avec André Mahéo, médecin-chef du maquis Saint-Marcel, Taylor, Marianne et son adjoint François Martin avant de partir en mission. Il lui faut prévenir le colonel Bourgoïn, chef des parachutistes de la France libre, alors au moulin de Guillac, sur les rives du canal de Nantes, du changement de camp et des rafles qui se rapprochent. Ses informations aideront Bourgoïn à se tirer d'affaire in extremis. Cet épisode est connu sous le nom de l'affaire de Guillac.

Au sortir du village, ce même 11 juillet, Anne Créquer est arrêtée par les miliciens et les Allemands, peu après le parachutiste René Le Touzic et en même temps que l'agent de liaison Madeleine Rolland. Du coup, elle échappe au massacre de Kérihuel. A 4h du matin le 12 juillet en effet, les Allemands et des miliciens français vont investir la place. Le capitaine Marianne alors âgé de 36 ans, est assassiné en même temps que Martin, cinq autres parachutistes, et onze patriotes bretons. Et le fameux cahier va permettre aux Allemands d'entreprendre une chasse impitoyable. Ses papiers ne la situant pas dans la région, la jeune femme tente bien, comme elle l'a déjà fait avec succès alors qu'elle transportait des armes, de "se faire passer pour une dragueuse de garçons, mais cette fois cela ne prend pas", raconte Joseph Jegou.

Conduite à la prison de Josselin, comme Le Touzic, qui sera fusillé, et Madeleine Rolland, elle est "questionnée, violemment torturée et fusillée à blanc sans que l'ennemi puisse obtenir d'elle des renseignements concernant l'Etat-Major". Confrontée à son amie agent de liaison Anne Filammant, arrêtée peu après, "elles s'ignorent le plus naturellement du monde mutuellement (cette attitude leur sauva la vie)", rapporte aussi Le Maquis Breton en février 1947. Ce n'est que huit jours après son arrestation qu'elle comprend que Marianne est mort. Le fameux cahier est là, sur le bureau de ses tortionnaires. Elle s'en tiendra coûte que coûte à sa version : une jeune fille à la recherche de son fiancé.

Fin juillet, elle est transférée à Pontivy et échappe en extremis à la déportation en Allemagne. Son camion étant tombé en panne peu après Savenay, elle en profite pour s'enfuir avec Madeleine Le Coq et Marguerite Thomas, toutes deux de Pontivy, mais elle est à nouveau internée dans



Les colonels FFI Chenailler et Manceau entourés de leurs agents de liaison des maquis. Photo prise en 1944, forcément après la mi-septembre 1944, Anne Créquer ayant été libérée le 12. Debout de gauche à droite : Claudie Manceau. Un officier parachutiste du bataillon Bourgoïn. Anne Créquer. Le colonel Morice (Chenailler). Marie Mallard. Le colonel Manceau. Yvonne Mallard. Un parachutiste. Anna Pondard. Annick Perrotin.

© MUSÉE DE SAINT-MARCEL

cette localité puis à Montoir-de-Bretagne et à Trignac, puis de nouveau à Savenay. Les Américains approchant, les feldsgendarmes hésitent à fusiller les prisonniers, malgré les ordres. Le 12 septembre, avec la complicité des gardiens, elle quitte le camp avec une quinzaine de prisonniers, en direction de Saint-Etienne de Mont-Luc et rencontre les Américains. Las, ceux-ci l'emprisonnent à leur tour. Interrogée finalement par des officiers français, elle retrouve la liberté le 8 septembre. Entre-temps, la Bretagne a été libérée et les Allemands se sont repliés dans les poches de Saint-Nazaire et de Lorient.

Anne Créquer, qui a été nommée sous-lieutenant FFI par le colonel Morice le 1er septembre 1944, rallie aussitôt l'état-Major FFI à Vannes. Elle va ainsi faire partie des Forces Françaises de l'Ouest créées fin octobre, secteur Morbihan (F.F.M.B.) dans le service du Renseignement. Ces fameuses forces oubliées avec ses "soldats en sabots" qui, durant le rigoureux hiver 1944, manquèrent de tout. Puis ce fut la 19e division d'infanterie, dite bretonne, qui remplaça les FFMB. La jeune femme est

ainsi envoyée à plusieurs reprises en missions spéciales dans les lignes ennemies. Les historiens René Pichavant et André Perraud-Charmantier mentionnent qu'on l'avait "surnommée la Jeanne Hachette de la Résistance" et "qu'elle joua un grand rôle dans la poche de Saint-Nazaire". Le 23 novembre 1944, alors qu'elle est en mission de renseignement à l'intérieur des lignes allemandes de Lorient, elle se fait prendre au Vieux Passage, près de la rivière d'Étel, et est enfermée à la citadelle de Port-Louis, de sinistre réputation. Elle parvient à être relâchée le 4 janvier 1945.

Engagée volontaire le 28 avril 1945 pour la durée de la guerre plus trois mois, dans les toutes nouvelles Forces féminines de l'Air, Anne Créquer est affectée à l'école de parachutistes de Lannion après un stage de militarisation à l'école des cadres de Carqueiranne dans le Var, où elle voit son grade de sous-lieutenant FFI homologué. Le 1er février 1946, elle est mutée au Centre de rassemblement et d'administration personnel (CRAP) n°204 à Paris, à la caserne des Tourelles.

Cette même année 1946, elle parvient à assister au premier anniversaire de la libération de Lorient le 10 mai et est conviée à participer avec le groupe de Bourgoïn aux fêtes de la Libération de la France en Allemagne occupée. Elle y rencontre le commandant français de l'usine d'armes Mauser à Oberndorf am Neckar, en Forêt noire. Démobilisée le 16 mai 1946, elle se marie avec lui en décembre et aura quatre enfants.

→ Nommée sous-lieutenant FFI le 1er septembre 1944.

→ Médaille de la Résistance (décret du 06/09/1945 publié au JO du 12/09/1945).

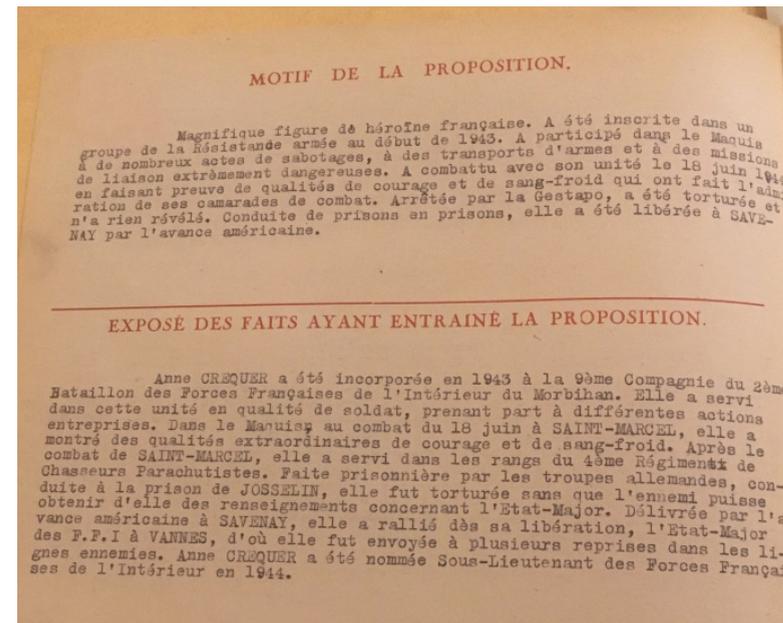
→ Citation à l'ordre de l'armée le 20 mars 1947 comportant l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec étoile de vermeil (celle des FFI).

→ Homologation de sous-lieutenant FFI le 6 mars 1946, rejetée en 1951, puis en 1982 "l'intéressée n'ayant pas répondu aux courriers".

Dans les archives

En mai 1945, Anne Créquer s'est engagée dans les toutes nouvelles Forces féminines de l'air (FFA). Un dossier militaire existe donc, en sus de son dossier de résistante. Pas d'homologation de son statut de sous-lieutenant FFI, mais des preuves précieuses de son action FFI.

DANS SON DOSSIER DE RÉSISTANCE GR 16 P 150294 AU SERVICE HISTORIQUE DE LA DÉFENSE (SHD) DE VINCENNES
Médaille de la résistance (6 septembre 1945)



Motif de proposition :

Magnifique figure de héroïne française. A été inscrite dans un groupe de résistance armée au début de 1943. A participé dans le maquis à de nombreux actes de sabotages, à des transports d'armes et à des missions de liaison extrêmement dangereuses. A combattu avec son unité le 18 juin 1944 en faisant preuve de qualités de courage et de sang-froid qui ont fait l'admiration de ses camarades de combat. Arrêtée par la Gestapo, elle a été torturée et n'a rien révélé. Conduite de prison en prison, elle a été libérée à Savenay par l'avance américaine.

Exposé des faits ayant entraîné la proposition

Anne Créquer a été incorporée en 1943 à la 9e compagnie du 2e Bataillon des Forces françaises de l'Intérieur du Morbihan. Elle a servi dans cette unité en qualité de soldat, prenant part à différentes actions entreprises. Dans le maquis au combat du 18 juin à SAINT-MARCEL, elle a montré des qualités extraordinaires de courage et de sang-froid. Après le combat de SAINT-MARCEL, elle a servi dans les rangs du 4e Régiment de Chasseurs Parachutistes. Faite prisonnière par les troupes allemandes, conduite à la prison de Josselin, elle fut torturée sans que l'ennemi puisse obtenir d'elle des renseignements concernant l'Etat-Major. Délivrée par l'avance américaine à SAVENAY, elle a rallié dès sa libération, l'Etat-Major des F.F.I à VANNES, d'où elle fut envoyée à plusieurs reprises dans les lignes ennemies. Anne CRÉQUER a été nommée Sous-Lieutenant des Forces Françaises de l'Intérieur en 1944.

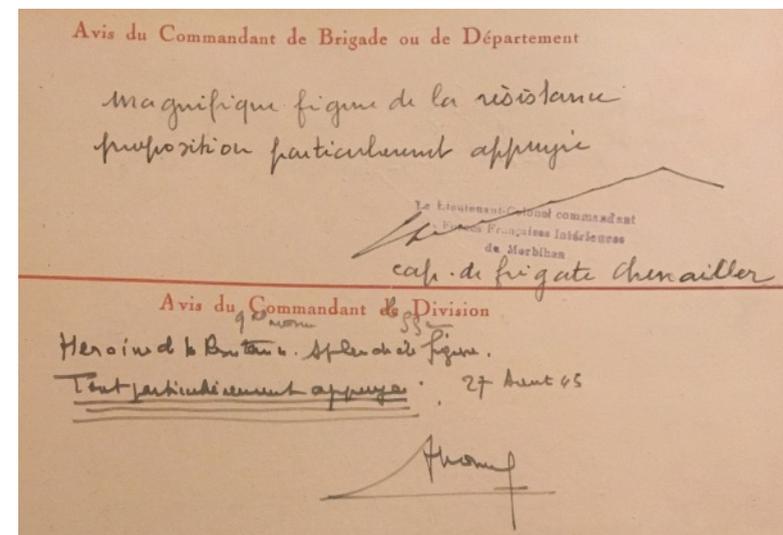
Avis du commandant de brigade ou de département

Magnifique figure de la Résistance, particulièrement appuyée

Le capitaine de frégate Chenailler

Avis du commandant de la 55e division 3e région militaire.

Héroïne de la Résistance, splendide figure. Tout particulièrement appuyée (souligné trois fois), 27 août 1945. Signature du colonel Morice (Chenailler) par recouplement avec les pages suivantes du dossier de résistance.



Homologation de grade

ST. NECHON
Grade et lieu de naissance : M. Néchet
Date et lieu de naissance : 28/11/1916
Grade : 2e Lt

Non réel et éventuellement : Prénoms : *Crequer* Date et lieu de naissance : *anne 24 juillet 1916 Locmouaguet Morbihan*

- 11 -

Diplôme	Profession	GRADÉ
		Active Réserve F.F.I. homologué F.F.I. non homologué
		<i>S/ Croix de la F.F.A.</i>

- 111 -

Décorations	Citations	Blessures	EMPLOI ACTUEL
			Unité : <i>Co. de Parachutistes de Lannion</i>
			Sans affectation

17 - Services antérieurs indiqués sommairement
l'été 1943, le 20 août 1943, inscrit sur les contrôles de l'A.S. (O.C.M.)
sous le nom du capitaine G. Roch (Ploermel) puis du commandant Caro
- 17 - Stage suivi depuis la libération. Résultats.
Co. de Parachutistes de Lannion

Homologation de grade
6-8 septembre 1945.
Grade. Case FFI non homologué : Sous-lieutenant FFA

IV. Services antérieurs, indiqués sommairement : Entrée dans la Résistance depuis début 1943. Inscrite sur les contrôles de L'A.S. (O.C.M.) sous les ordres du capitaine Le Roch (Ploermel), puis du commandant Caro.

V. Stage suivi depuis la Libération. Résultats : école parachutistes de Lannion.

Situation militaire
aux Forces Françaises de l'intérieur
8 septembre 1945

Date d'engagement (début du service réel) : janvier 43.

Affectations, services et fonctions successives : Agente de liaison du colonel Morice, des Parachutistes du colonel Bourgoïn. A fait le coup de feu à Saint-Marcel tout comme ses frères de combat. S'est engagée dans les parachutistes.

Préjudices subis, maladies subies, causes et circonstances : Enfermée à la citadelle de Port-Louis en octobre (?) 1944, alors qu'elle était en mission de renseignement à l'intérieur des lignes allemandes de Lorient. Libérée début janvier.

Note du colonel Morice
commandant les FFI du Morbihan
6 septembre 1945

Combattante ayant fait preuve de qualités extraordinaires de courage et d'audace dans la lutte armée. Excellente culture générale, très disciplinée et dévouée. A rempli depuis un an les fonctions de son grade avec compétence. Sujet particulièrement intéressant, mérite d'être poussée.

Très favorable, 6 septembre 1945.

VI - Notes du Commandant d'Unité (aptitude et mérite de servir)

VII - Note du Colonel Morice, Commandant les FFI du Morbihan
(aptitude et mérite de servir)

Combattante ayant fait preuve de qualités extraordinaires de courage et d'audace dans la lutte armée. Excellente culture générale, très disciplinée et dévouée. A rempli depuis un an les fonctions de son grade avec compétence. Sujet particulièrement intéressant, mérite d'être poussée.

VIII - Proposition du Général Commandant le Régiment des FFI du Morbihan
Très favorable, le 6 sept 1945

Admission éventuelle dans les cadres de l'Armée active s'il y a lieu	Maintien en service ou titre des réserves	Honorariat	Eventuellement autres propositions
	jusqu'à la fin de la GUERRE.	F.F.I.	

III. SITUATION MILITAIRE AUX FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR
(Sous la responsabilité du Commandant Départemental)

Date d'engagement (début du service réel) : *Janvier 43*

Matricule : _____

Pseudos successifs de l'intéressé : _____

Région d'engagement : *M* Département : *Morbihan* Unité : _____

Mouvements auxquels il a appartenu : _____

Affectations et fonctions successives avec lieux et dates :
Agente de liaison du Colonel Morice des parachutistes du Colonel Bourgoïn. A fait le coup de feu à Saint-Marcel tout comme ses frères de combat. S'est engagée dans les parachutistes. (Photographie)

Services exceptionnels (un rapport spécial peut être annexé) : _____

Témoignages de satisfaction, décorations, récompenses, dates et références : _____

Préjudices subis, causes et circonstances (un rapport spécial peut être annexé) :
Enfermée à la citadelle de Port-Louis en octobre (?) 1944, alors qu'elle était en mission de renseignement à l'intérieur des lignes allemandes de Lorient. Libérée début janvier.

DANS SON DOSSIER MILITAIRE COTE DE 2017 ZL 82 293 AU SHD DE VINCENNES

Etat de service du sous-lieutenant FFI Anne Créquer

République Française, 23 juillet 1945,
par le Lieutenant colonel commandant les FFI du
Morbihan Bourgoïn

Morbihan
Forces françaises de l'Intérieur
Etat-Major

Anne Créquer est entrée dans la résistance au début de 1943, inscrite sur les contrôles de l'Armée secrète du Morbihan le 1er novembre 1943, 2^e bataillon, 9^e compagnie, 1^{re} section, sous le pseudonyme d'Anne de Bretagne, sous le matricule 2464.

Elle a servi dans cette unité en qualité de soldat prenant part à différentes actions dans le maquis, participant notamment à différents transports d'armes et à des missions de liaison extrêmement dangereuses. Elle a combattu avec son unité, le 18 juin 1944 à Saint-Marcel ; au cours de cet engagement, elle a montré des qualités de courage et de sang-froid qui ont fait l'admiration de ses camarades de combat.

Ayant suivi son unité dans son lieu de formation après l'évacuation du camp, elle a servi dans les rangs du 4^e régiment de chasseurs parachutistes français. Arrêtée et faite prisonnière par les troupes allemandes, elle fut conduite dans la prison de Josselin où elle fut odieusement torturée par les services de la Gestapo, sans que l'ennemi puisse obtenir d'elle des renseignements concernant l'état-major.

Conduite de prison, en prison, elle fut finalement acheminée à Savenay où l'avance américaine la libère.

Anne Créquer a rallié dès sa libération l'Etat-Major des Forces françaises de l'intérieur d'où elle fut envoyée à plusieurs reprises en mission spé-

ciale dans les lignes ennemies.

Anne Créquer a été nommée sous-lieutenant des Forces françaises de l'intérieur le 1^{er} septembre 1944. Elle est titulaire d'une citation à l'ordre de l'armée.

Vannes,
le 23 janvier 1945
Le lieutenant
colonel
commandant les
Forces françaises
de l'intérieur du
Morbihan

Copie certifiée
conforme,
Paris, le 23 juillet
1945

Le Lt-col Bourgoïn
du secteur para-
chutiste
P/O le capitaine
Leblond, adjoint.
Tampon : Inspec-
tion générale des
parachutistes.
Forces aériennes
françaises

REPUBLIQUE FRANÇAISE

MORBIHAN
FORCES FRANÇAISES
DE L'INTERIEUR
ETAT-MAJOR

ETAT DE SERVICE DU SOUS-LIEUTENANT F.F.I.
ANNE CREQUER

Anne CREQUER est entrée dans la résistance au début de 1943, inscrite sur les contrôles de l'Armée secrète du Morbihan le 1er novembre 1943, 2^e bataillon, 9^e compagnie, 1^{re} section, sous le pseudonyme "ANNE DE BRETAGNE", sous le matricule 2.464.

Elle a servi dans cette unité en qualité de soldat prenant part à différentes actions dangereuses dans le maquis, participant notamment à différents transports d'armes et à des missions de liaison extrêmement dangereuses.

Elle a combattu avec son unité, le 18 juin 1944 à Saint-Marcel, au cours de cet engagement, elle a montré des qualités de courage et de sang-froid qui ont fait l'admiration de ses camarades de combat.

Ayant suivi son unité dans son lieu de formation après l'évacuation du camp, elle a servi dans les rangs du 4^e régiment de chasseurs parachutistes français.

Arrêtée et faite prisonnière par les troupes allemandes, elle fut conduite dans la prison de JOSSELIN où elle fut odieusement torturée par les services de la Gestapo, sans que l'ennemi puisse obtenir d'elle des renseignements concernant l'état-major.

Conduite de prison en prison, elle fut finalement acheminée à SAVENAY où l'avance américaine la libère.

Anne CREQUER a rallié dès sa libération l'Etat-Major des Forces Françaises de l'Intérieur du Morbihan de VANNES d'où elle fut envoyée à plusieurs reprises en mission spéciale dans les lignes ennemies.

Anne CREQUER a été nommée sous-lieutenant des Forces Françaises de l'Intérieur le 1er septembre 1944.

Elle est titulaire d'une citation à l'ordre de l'armée.

Vannes, le 23 janvier 1945.

Le Lieutenant-Colonel,
Commandant les Forces Françaises
de l'Intérieur du Morbihan.

Copie certifiée conforme
Paris le 23 juillet 1945
Le Lt-col Bourgoïn, inspecteur des
parachutistes.

Recommandation de Bourgoïn,
Paris, 17 février 1945

Forces aériennes françaises
2e régiment de parachutistes
SAS Brigade

Le lieutenant colonel Bourgoïn, inspecteur des parachutistes au commandant Dumesnil [commandant(e) des auxiliaires féminines de l'armée de l'air: AFAT puis FFA (Forces féminines de l'air)]

Je vous adresse Mlle Anne Créquer qui désire entrer dans les corps féminins. Anne Créquer a travaillé avec les parachutistes en Bretagne, a assuré des liaisons très difficiles, a fait le coup de feu avec nos hommes, a été prise deux fois par les Allemands et par deux fois à réussi à s'échapper, et par conséquent présente toutes les qualités de patriotisme et de volonté d'action qu'on peut souhaiter.

Vous me rendriez un service personnel en l'engageant le plus rapidement possible car elle a droit à toute la reconnaissance du Régiment que je commandais en Bretagne.

Veillez croire à mes meilleurs sentiments
Bourgoïn

FORCES AERIENNES FRANÇAISES
REGIMENT DE PARACHUTISTES

Paris 17 février 1945

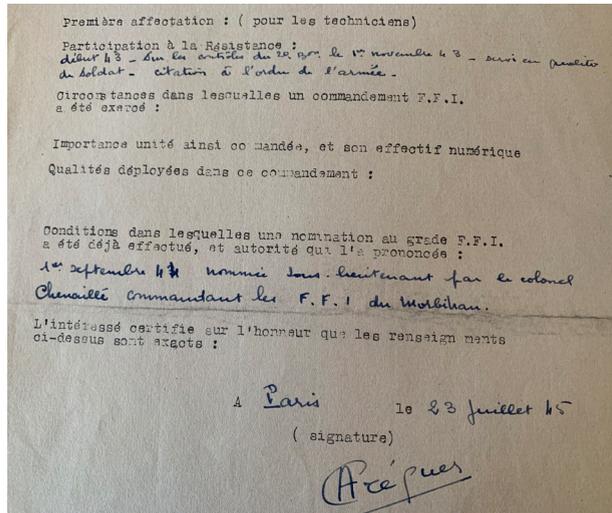
Le Lt-col Bourgoïn
Inspecteur des Parachutistes

au Commandant Dumesnil

Je vous adresse Mlle Anne Créquer qui désire entrer dans les corps féminins. Anne Créquer a travaillé avec les parachutistes en Bretagne, a assuré des liaisons très difficiles, a fait le coup de feu avec nos hommes, a été prise deux fois par les Allemands et par deux fois à réussi à s'échapper, et par conséquent présente toutes les qualités de patriotisme et de volonté d'action qu'on peut souhaiter.

Vous me rendriez un service personnel en l'engageant le plus rapidement possible car elle a droit à toute la reconnaissance du Régiment que je commandais en Bretagne.

Veillez croire à mes meilleurs sentiments
Bourgoïn



Dans son dossier d'engagement volontaire dans l'armée de l'air d'avril 1945

Participation à la Résistance : début 43. Dans les contrôles du 2e bataillon le 1er novembre 43*. Inscrite en qualité de soldat. Citation à l'ordre de l'armée.

Conditions dans lesquelles une nomination au grade FFI a déjà été effectuée, et autorité qui l'a prononcée : 1er septembre 1944 nommée sous-lieutenant par le colonel Chenailler, commandant les FFI du Morbihan.

A Paris le 23 janvier 1945
Signature : Anne Créquer

* A SAVOIR

Le 2e bataillon FFI est pour tous aujourd'hui celui de Le Garrec, mais ce n'est pas exact. Aucune histoire de la formation de la résistance armée dans le Morbihan au niveau de ses unités, de leur formation et du recrutement de leurs membres n'existe en effet vraiment. Sauf celle établie après-guerre par l'administration militaire pour homologuer unités et

résistants FFI, avant même que les historiens puissent se pencher sur la question. Ainsi, comme l'historien Stéphane Le Floch, spécialiste du fameux 2e Bataillon commandé par Le Garrec, le précise dans son étude*, "les témoignages recueillis ainsi que les archives dont dispose notamment Eugénie Guillas d'Arradon montrent que le bataillon Le Garrec fut considéré jusque fin août 1944 comme le 3e bataillon FFI. Jusque fin août 1944, le numéro deux fut en fait porté par le bataillon Caro."

* La Résistance de l'Armée dans le Morbihan, 1940-1944, Le 2ème Bataillon ORA, un exemple de continuité et d'adaptation opérationnelle à une forme de combat non-conventionnel. Mémoire de MASTER 2 Ecole pratique des Hautes études, Sciences Historiques, 2009-2010.

A travers témoignages, livres, sites et téléfilm

Si Anne Créquer s'est retranchée dans le silence, son nom, parfois changé en un "Anne-Marie", émaille ça et là, en quelques lignes, notes ou photos, l'histoire de la résistance morbihannaise. Petit tour presque exhaustif.

LES TÉMOIGNAGES D'UN PARACHUTISTE DE LA FRANCE LIBRE ET DE DEUX AGENTS DE LIAISON



Jean Paulin, radio parachutiste du 4e bataillon SAS. © DR

➤ La rage au coeur, Souvenirs d'un évadé parachutiste SAS de la France Libre, par Jean Paulin, 1948.

Préface de Pierre Louis Bourgoïn. Seul personnage féminin cité aux côtés de paras après les combats de Saint-Marcel : Anne Créquer. Paulin fut le Chef-radio de Marianne du 6 au 19 juin 1944.

Trouvé page 275

La bonne humeur revient, et avec elle, comme une messagère du ciel, cette brave petite Anne nous arrive avec des nouvelles toutes fraîches du commandant.

Il me faut ici ouvrir une parenthèse pour présenter Anne. C'est une courageuse jeune fille bretonne qui, depuis la bataille de Saint-Marcel, remplit les délicats et dangereux fonctions d'agent de liaison auprès du commandant Bourgoïn. Elle abat ses 100 kilomètres par jour en vélo sans désespérer et recommence le lendemain, transportant constamment des documents dont un seul d'entre eux suffirait à l'envoyer au poteau. Tous les parachutistes lui vouent une reconnaissance illimitée.

Les nouvelles, sans être affriolantes, sont cependant assez bonnes en ce qui concerne le commandant. Le commandant Bourgoïn qui, entre parenthèse, vient d'être nommé lieutenant-colonel, se camoufle actuellement avec ses radios (Hénon et Quitteler qui ont réussi à le rejoindre après le repli de Saint-Marcel) sur une petite presqu'île isolée dans le golfe du Morbihan.

Sa tête est mise à prix pour une somme de plusieurs millions.

Page 276

Les parachutistes, comme nous, sont dispersés en petits groupes, et la liaison s'établit tous les jours avec de nouveaux rescapés de Saint-Marcel. Ceci est plus triste : les Allemands ont incendié toutes les fermes avoisinant les lieux de combat ainsi que le village de Saint-Marcel en entier. La libération se paie cher ! Heureusement les fermiers et leurs familles sont en lieu sûr et l'ennemi n'a exécuté personne au village.

Anne, pourtant, a de terribles nouvelles à nous apprendre et l'on sent quelle est sa peine et combien elle souffre d'être la porteuse des horribles détails concernant la mort de tant de nos amis ! [...]

➤ 1939-1945, Rage, action, tourmente au Pays de Lanvaux par Joseph Jégo, 1992, Plumelec.



Joseph Jégo, agent de liaison. © DR

Trouvé pages page 169 et 170 avec la photo d'Anne Créquer en petit (reprise de celle publiée pleine page dans Le Morbihan en guerre 1939-1945, par Roger Leroux, ouvrage de référence) :

A midi trente, au moment du déjeuner, toute la famille est à table ainsi que Chilou ; quelqu'un frappe à la porte. Tout le monde se tait, on se regarde vis-à-vis, le père dit : "Entrez !" Une grande demoiselle blonde se

présente, simplement et sérieusement, elle demande chez qui elle est - A la maison Jégo ! Personne ne la connaît, moi, il me semble l'avoir vue à la Nouette. Elle donne son nom, Anne Créquer, se dit agente de liaison et qu'elle vient pour me demande de l'accompagner pour se rendre auprès de Marianne. Je lui déclare ne même pas savoir dans quelle direction il s'est retiré après nous avoir quittés... Elle dit qu'elle a été renseignée et qu'il doit être, ainsi qu'André et Morizur, à la ferme

AU SERVICE HISTORIQUE DE LA DÉFENSE (SHD) DE PAU

Citation à l'ordre du corps d'armée, Croix de Guerre, avec étoile de vermeil

Guerre 1939-1945

Extrait de l'ordre général n°19 du 20 mars 1947

Le général de division Preaud, commandant de la 3e région militaire

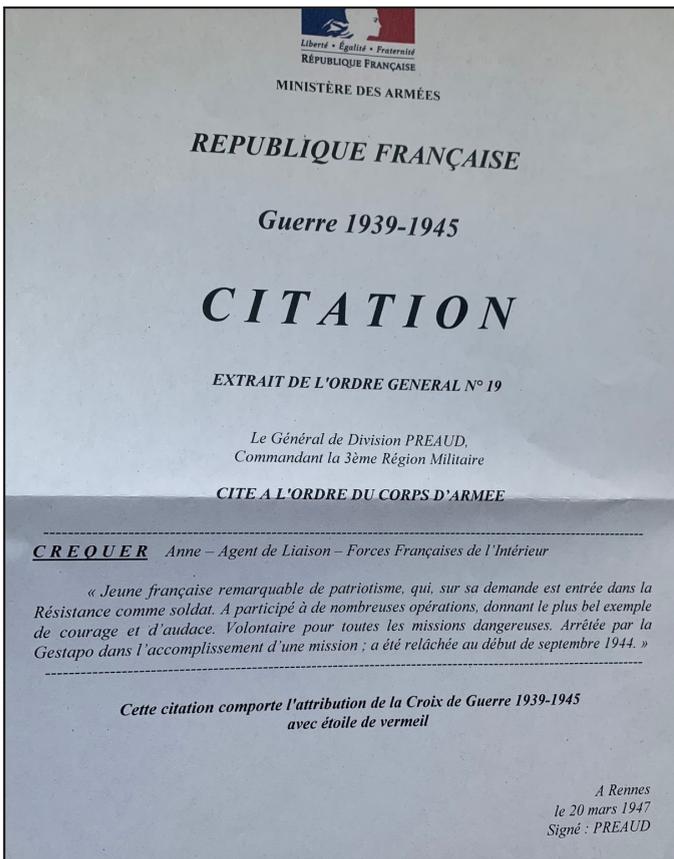
Cite à l'ordre du corps d'armée

Créquer Anne - Agent de liaison - Forces Françaises de l'Intérieur

"Jeune Française remarquable de patriotisme qui, sur sa demande, est entrée dans la Résistance comme soldat. A participé à de nombreuses opérations, donnant le plus bel exemple de courage et d'audace. Volontaire pour toutes les missions dangereuses. Arrêtée par la Gestapo dans l'accomplissement d'une mission ; a été relâchée au début de septembre 1944."

Cette citation comprend l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec étoile de vermeil.

A Rennes,
Le 20 mars 1947
Signé : Préaud



de Kergoff chez Le Page. La ferme est située assez près de la Claie, en direction de Cadoudal. Je bâcle mon petit-déjeuner tout en promettant de l'accompagner. Elle est à pied, nous partons à pied (1).

(1) **La brave demoiselle venait de la Foliette d'où elle était envoyée par le commandant Bourgoïn, que Morizur avait fait aviser de la présence du lieutenant Marienne avec lui à Kergoff.** Sur le chemin, elle avait rencontré des Allemands mais qui ne l'avaient pas inquiétée. Les femmes jouaient un grand rôle dans le maquis. Pendant 7 semaines, du 18 juin à la libération, elles deviennent des agents irremplaçables à risques plus faibles. Elles ont l'avantage du prétexte de circuler à la recherche de ravitaillement ; voire de prostitution, véritable laisser-passer. [...]

Reprise du texte page 170

A Kergoff, nous sommes accueillis avec délicatesse par Jean Le-page, un homme de 49 ans. Il nous informe que le lieutenant Marienne, Eugène Morizur et deux autres ont bien passé la nuit du 20 ainsi que la journée du mercredi à sa ferme, mais sont repartis pour une destination inconnue de lui. Cependant, il nous avise que deux paras se tiennent dans le grenier d'un de ses bâtiments. [...] Les deux SAS me reconnaissent. Ils nous indiquent de nous informer auprès de quatre des leurs qui se tiennent près du dolmen de Milgourdy [...]. Après avoir déposés leurs armes braquées sur nous et m'avoir reconnu, une sérieuse conversation s'engage avec le sous-lieutenant [...] pour des échanges de renseignements. De son côté, il nous informe qu'avant de partir, Morizur a donné Kerfrioux pour destination. [...]

Pour nous, empruntant sentiers et chemines enfoncés les plus discrets, lorsque nous arrivons aux approches de la ferme, un peu avant - une petite bâtisse, construction pierre, couverture paille, un peu séparée des autres bâtiments - l'exploitant Le Calonnec est de guet. C'est là que se tiennent les officiers. Après s'être assurés qui nous étions, Morizur découvre le trou d'accès et place une vulgaire échelle (qui est à l'évidence retirée, après le service). **Mlle Créquer monte la première, échange ses ordres de missions en quelques minutes, puis redescend et repart.** [...]

Dans l'étude de la situation, Marienne se dit mécontent que son commandant ne lui ait pas prévu de radios. **Comme il vient d'apprendre par Anne Créquer que Bourgoïn campe dans les environs du Creux en Saint-Aubin, il me demande d'aller le rencontrer et de réclamer pour lui une équipe de radio.**

Page 227

"Marienne travaille sur une grande carte, dans le coin du champ, accompagné par sa secrétaire Anne Créquer, qui porte les données sur un simple cahier d'écolier. Anne en fait ensuite une copie, également manuscrite, pour la remettre au commandant. Marienne conserve celui de couleur jaune-orange et assure qu'il prévoit tout pour qu'en aucun cas il ne tombe entre les mains de l'ennemi. Le cahier de couleur bleu-vert, à remettre à Bourgoïn, est confié à Marie-Thérèse Goyat, une fille de Malestroït]

Page 228

Tard dans l'après-midi, Anne Créquer doit porter je ne sais quels ordres aux chefs de groupes SAS qui se trouvent en Plumelec, dans les secteurs des villages de Lougour, Coëtny, Kersigalais, Kerfrioux. Anne, n'étant pas connue, ne peut se présenter elle-

même aux habitants qui se méfient. Alors Morizur me demande de l'accompagner. Et comme la fille voyage à bicyclette, il en a une à me prêter. **Nous n'avons qu'à rouler côte à côte, me dit-elle. Puis, comme ignorant le danger, elle m'emmène par Talrun, puis le bourg de Plumelec.** A Lougour où je m'adresse, l'un des frères Guillaume m'indique l'endroit où se trouve le lieutenant Sasoon. Ce dernier se chargera de faire passer le message à chacun des autres chefs de groupes. Ensuite, ma compagne me quitte en me disant qu'elle poursuivra sa mission seule du côté de Sérent et je ne sais où. [...]

Page 246

Deux jeunes filles, agentes de liaison, subissent le même sort dans la rafle : **Anne Créquer, que ses papiers ne situent pas dans notre région et qui veut se faire passer pour une dragueuse de garçons, ce qui pour cette fois ne prend pas, elle est arrêtée;** Madeleine Rolland de arrive à bicyclette, totalement ignorante de ce qui se passe et qui a des produits pharmaceutiques dans son sac, dont des bandages.

Page 246 Note (2)

Anne Créquer, monitrice au camp de jeunesse féminin du Château de la Grée de Callac en Monteneuf ; passée au maquis, elle est agent de mission (brave) en même temps que secrétaire du capitaine Marienne.

➤ **La liberté tombée du ciel. 1939-1945, par Henri Deplante, 1977, éditions Ramsay.**

Page 160, quand Marienne et Deplante découvrent qu'il y a bien une résistance bretonne.



Henri Deplante, lieutenant du second stick de parachutistes de la France libre (opération Dingson).

© DR

➤ **J'ai choisi la tempête par Marie Chamming's, édition France Empire, 1965**

Page 142. Suite à la demande d'Anne Créquer de rester anonyme, l'autrice parle très peu d'elle et l'appelle Anne-Marie. Scène à La Nouette.

Je m'étais mise au bout d'une très longue table autour de laquelle avaient pris place les nouveaux arrivés de tout à l'heure, le stick de Skinner, avec d'autre parachutistes, et plusieurs jeunes filles qui me regardaient avec curiosité. Mme Pondar me les présenta aussi : Jeanne, Micheline, **Anne-Marie**, Marie-Thérèse. *"Ici, me dit-elle, c'est une grande famille, et si vous revenez, vous en ferez vite partie."*



Marie Chamming's, née Krebs, agent de liaison

© DR

Comme ne disaient rien Anne-Marie, la secrétaire de Marienne, arrêtée elle aussi sur la route, et Madeleine Rolland, Le Touzic, Le Berd et bien d'autres.

Page 270.

Il était triste, Emile [Guimard], et amer. *"Ca va mal, me disait-il, ils se feront prendre, tuer un par un, ces parachutistes. Il n'en restera plus pour le grand jour. Les Américains devaient débarquer à la fin juin, puis à la fin juin, puis à la mi-juillet, à la presque île de Rhuys. Saint-Marcel était admirablement placé pour prendre les Allemands de la côte à revers. Nous descendions les landes de Lanvaux, sur Vannes. A l'eau Saint-Marcel que j'avais conçu avec tant de soins. A l'eau le débarquement. Trop de vent, trop de mauvais temps. Nous attendions toujours le moment de prévenir les Vannetais. Les Anglais ont même dû envoyer des tracts pour leur dire d'évacuer. Marienne avait beaucoup travaillé à préparer ces opérations que nous attendions de nouveau d'un jour à l'autre".* [...]

Il me parla de Jeanne, des autres sur les chemins comme moi, et d'Anne-Marie qui avait été arrêtée et qu'on torturait à la prison de Pontivy.

DU CÔTÉ DES FFI

➤ **"L'affaire de Guillac", article du Maquis Breton, bulletin des amicales FFI du Morbihan, 2e année, n°9, février 1947.**

Sans doute le récit le plus exact de l'affaire de Guillac.

II Première alerte

Les Allemands procédant à ces rafles paraissaient informés et tapent à coups sûrs. **Le colonel Bourgoïn commandant les Forces de Bretagne, fut, par Anne Créquer, agent de liaison du capitaine Marienne, mis au courant des opérations effectuées par les "boches".** Tous les résistants étaient aux aguets et les agents de liaison mettaient toute leur énergie à renseigner dans les moindres délais. Dix heures ont sonné depuis quelques minutes et voici qu'une patrouille au costume vert, fouille le village de la Ville-Ruault. 30' suffisent ; ils repartent sans se signaler par les méfaits habituels. L'alerte a été rapide, puis tout rentre dans l'ordre.

III Pêche remise

La journée est belle, et pour se délasser en ces heures d'inquiétude, le co-

lonel "manchot", en compagnie du commandant Brunet (Pol), décident de passer une agréable après-midi à taquiner les poissons de l'Oust. Non loin du moulin de Guillac, et dès le début de l'après-midi quatre gaulles terribles, intraitables surplombent la rivière. [...]

Très affairés les deux premiers, on le devine, sont le colonel Bourgoïn et le commandant Pol. Les deux autres sont le lieutenant Le Port et une de ses agents de liaison (Anne Filammant] de la 8^e compagnie).

[...] **Cette tranquillité est vite troublée par l'arrivée d'Anne Créquer, qui vient faire le rapport de tous les événements de la demi-journée ; aussitôt le programme est changé** et la première équipe de pêcheurs rejoint son poste d'alerte qui est une petite île au milieu de l'Oust ; **Anne Créquer prendra peu de temps après le chemin de halage pour poursuivre sa mission et sera arrêtée et emprisonnée le soir même à Josselin.**

Note (C) sur Anne Filammant, infirmière assistante sociale au centre de Jeunesse de Kergras, et agent de liaison, qui essaya de tirer d'affaires le jeune para Le Touzic.

Arrêtée quelques jours plus tard, elle [Anne Filammant] sera confrontée avec son amie Anne Créquer et toutes deux, le plus normalement du monde s'ignoraient mutuellement (cette attitude leur sauva la vie).

DU CÔTÉ DES PARACHUTISTES

➤ **Les parachutistes SAS de la France Libre - 1940-1945, par David Portier, paru le 1er janvier 2004 chez D. Portier.**

Trouvé dans cette première édition page 222 et en note 63

[...] De nombreux agents de liaison (63) vont et viennent, enfourchent leur vélo et partent dans toutes les directions pour emporter les messages au péril de leur vie. Deux aumôniers, les abbés Guyodo et Jégo, sont également présents. Toute cette



Le capitaine parachutiste Pierre Marienne du 4e SAS, le lion de Saint-Marcel. Compagnon de la libération.

© MUSÉE DE LA RÉSISTANCE BRETONNE



Georges Taylor, aspirant, du stick de Pierre Marianne. Compagnon de la Libération. © ORDRE DE LA LIBÉRATION



François Martin, lieutenant et adjoint de Pierre Marianne. Compagnon de la Libération. © ORDRE DE LA LIBÉRATION

organisation est mise en place pour accueillir jusqu'à 2 000 hommes au camp Saint-Marcel, que les gens de la région commencent à appeler "La petite France".

(63) Les agents de liaison sont notamment Anna Pondard, Annick Perrotin, Anne Créquer, Marie Krebs, Madeleine Rolland, Suzanne Le Berd, Joséphine Le Gall, Andrée Gillet, Joseph Jégo, Louis Guillaume, Marie-Thérèse Goyat...

Page avec notes 96 à 100. Dans le texte (après la dispersion de Callac, au Pelhué) :

Les agents de liaison Anne Créquer, Louis Guillaume et Joseph Jégo assurent les contacts entre le capitaine Marianne, situé à Le Quénelec, et le commandant Bourgoïn à la Foliette.

Page 242

A la Grée de Callac, le groupe Varnier trouve refuge pour quelques jours dans une immense propriété entourée d'un grand bois. Les parachutistes gagnent ensuite Saint-Séglin où ils sont également mis en relation avec M. Justeau. Certains SAS sont alors logés dans une maison inhabitée, située à la Métairie Neuve, tandis que d'autres montent des huttes dans un bois à peu de distance du moulin de la Moissonaie. Rapidement ils entrent en relation avec le colonel Demagny, délégué du commandant de la région M, et avec le capitaine Quédillac.

Les agents de liaison Anne Créquer et Hélène Lemarchand se chargent alors d'établir le contact avec le capitaine Marianne et de transmettre les messages.

DANS LA POCHE DE SAINT-NAZAIRE

➤ La guerre en Bretagne : récits et portraits par André Perraud-Charmantier, avec la collaboration de Michel Perraud-Charmantier, résistants, volume II, 1947, éditions Aux portes du large.

Trouvés dans le volume II chapitre "Les Passages de la Vilaine" Page 214-215. Affaire des gars de Saint-Dolay, le 21 novembre 1944, expliquant la seconde arrestation d'Anne Créquer le 23 novembre. Il faut chercher une autre voie de sortie et d'entrée, car les officiers du SR (Service de Renseignements) doivent pouvoir aller et venir dans la Poche. Il y a l'automne que les passages de la Loire, à Corde-mais et Lavau, sont devenus extrêmement difficiles : ceux, par mer, notamment par Le Croisic et la Turballe, sont limités, quoique hardis.

C'est par la Vilaine que finiront par passer les officiers du SR, et presque tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, entendront à tout prix regagner la France libre. [...]

Page 215

[...]Les passages de la Vilaine furent nombreux, mais changèrent plusieurs fois de quartier, en raison de la découverte qu'en firent successivement les Allemands : Larmor, la rivière de Cran, Saint-Cry. Leur fureur ne connaît pas de borne, quand au 21 novembre, ils mirent la main sur les dix gars de Saint-Dolay et sur le poste téléphonique établi dans le lit de la Vilaine

Page 217 :

C'était le 21 novembre ! Le lendemain, les Allemands découvraient la ligne téléphonique. L'épopée des gars de Saint-Dolay est une des plus dramatiques de l'Histoire de la poche de Saint-Nazaire. Ce qu'elle fut, nous le décrivons dans notre prochain ouvrage (qui ne semble pas avoir été édité), car elle déborde du cadre du récit, bien que lié aux passages de la Vilaine, notamment à l'installation à travers la rivière de cette ligne téléphonique, qui constitua un coup de maître et rendit d'éminents services au commandement français (2)

(2) 17 personnes en tout furent arrêtées. Paul Noblet le fut avec les gars de Saint-Dolay. Il les vit martyrisés dans le château de Cadouzan ; par son sang-froid et son audace, il parvint à dérouter les Boches. Si aucune arrestation ne suivit, on le doit au dévouement de Georgette Chauvel, de M. Lavollée et de Lily Noblet qui se hâtèrent d'avertir les patriotes menacés (...). Les femmes bretonnes furent admirables : il faut citer aussi Anne Créquer, surnommée « La Jeanne Hachette de la Résistance », qui joua un grand rôle dans la Poche (de Saint-Nazaire)."

Page 219

Les infatigables Victor Le Guével et Paul Noblet aidèrent au passage des jeunes, traqués par les Allemands, alors que ceux-ci avaient détruit toutes les barques : nos deux braves gars fabriquent un radeau rudimentaire : 22 jeunes gens passèrent ainsi sur la rive droite, poussés par les deux inséparables.

Le passage de Lamor fut brûlé le soir où le patriote M. Le Po-creau (un des 8 gars de Saint-Dolay, condamnés à mort par la suite), revenant à Saint-Dolay des lignes françaises par une nuit obscure, fut poursuivi dans les buissons par une patrouille allemande. [...]



Le colonel Pierre-Louis Bourgoïn, dit le Manchot, chef des parachutistes de la France libre. Compagnon de la libération. © ORDRE DE LA LIBÉRATION



Le colonel Morice (Paul Chenailler), chef des FFI du Morbihan. Compagnon de la libération. © ORDRE DE LA LIBÉRATION

Le lendemain, Anne Créquer, agent du S. R.[Service du renseignement], venue de France par ce passage et désireuse de s'en retourner fut avertie par l'abbé Joly qu'il ne fallait pas repasser par Larmor. Le Révérend Père Frehel, de Cran, voulait lui aussi sortir de la Poche et gagner Rennes. Des jeunes gens s'efforcèrent d'entrer en contact avec le poste français d'en face, et lui demandèrent de préparer une barque pour le lendemain soir. Le passage de la rivière de Cran fut ainsi découvert.

DANS LES PUBLICATIONS HISTORIQUES

➤ Le Morbihan en guerre 1939-1945, par Roger Leroux, Editions 1981, Ouest-France, 1990 avec les Imprimeries de la manutention Mayenne, 1990

Ouvrage de référence plusieurs fois réédité et recyclé par de nombreux auteurs.

Page 349, note 3

Transférées fin juillet à Locminé, elles sont ramenées à Pontivy pour être déportées en Allemagne, mais le camion qui les conduit à Nantes tombe en panne un peu avant Savenay. Internées dans cette localités puis à Montoir-de-Bretagne et à Trignac, on les renvoie à Savenay le 8 septembre dans un camp surveillé par des Polonais ; le 12, avec la complicité des gardiens, une quinzaine de prisonniers dont trois femmes (Mlles Créquer, Le Coq et Thomas) quittent le camp et se dirigent vers Saint-Etienne de Mont-Luc où ils rencontrent les Américains.

Pages 484-485. Grand portrait d'Anne Créquer

Ce sont 26 parachutistes qui cantonnent pendant une quinzaine dans une maison isolée et inhabitée. Anne Créquer, ancienne monitrice au camp de jeunesse féminin du château de la Grée en Callac, réussit à les toucher et rétablit la liaison avec Bourgoïn.

Page 517. L'affaire de Guillac.

Pour cerner la maison de l'éclusier, les assaillants se divisent en plusieurs colonnes qui cheminent inégalement et une jeune fille qui s'aperçoit de leurs manoeuvres vient prévenir l'éclusier. Le parachutiste Le Touzic venait d'arriver pour effectuer une liaison et Bourgoïn s'expliquait avec lui en présence de Chenailler, Brunet-Dramard et Corta. Laissant éparpillées les cartes qu'ils

examinaient tous s'enfuient.. Tandis que Le Touzic est pris ainsi que deux agents de liaison Anne Créquer et Madeleine Rolland, le lieutenant-colonel Bourgoïn, Corta et Brunet se faufilent le long de la haie. Brunet conduit Bourgoïn chez Joseph Desnos.

➤ Hommes et combats en Bretagne Le Morbihan 1939-1945, par Albert Orio-Maloire, éditions Martelle, 1997

Retrouvé page 89

Sont également présentes les vaillants agents de liaison des FFI et des SAS. Maryse Le Garrec (fille du commandant du 2e Bataillon), Anne Créquer et Madeleine Rolland seront arrêtées et emprisonnées toutes les trois. (M Rolland sera torturée). D'autres échapperont de justesse aux miliciens.

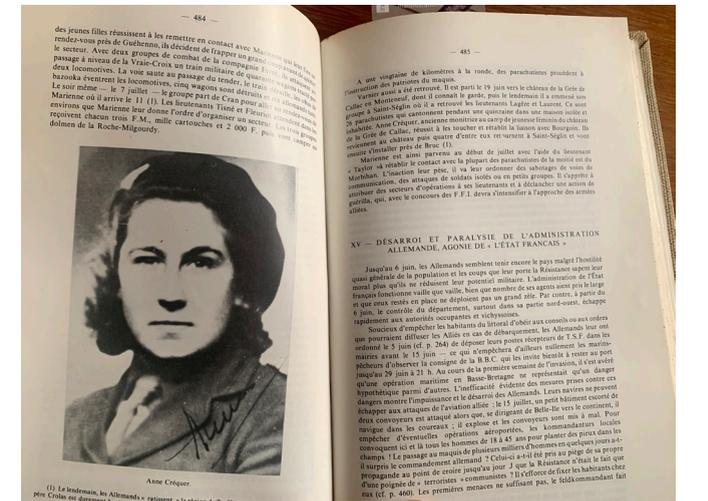
➤ Clandestins de l'Iroise: 1940-1944, par René Pichavant, tome 5, 1982, éditions Morgane

Page 277

En face le "vrai" colonel et ses acolytes se sont faufilets pendant ce temps derrière une haie et s'éloignent du guépier. Ils parviennent, non sans mal, à la ferme de Joseph Desnos, la Ville-Ursule en la Croix-Helléan, où le colonel "Morice" et le commandant Guimard les rejoignent (55).

(55) Il y aura tout de même des arrestations. Le lieutenant SAS Le Touzic, originaire de Billiers par exemple. Ses papiers étaient en règle mais son "maillot d'évasion", un tricot qui se défile et forme une corde de quelques mètres que les Britanniques donnent au départ, l'avaient trahi. Marié et père de deux enfants, il dominera les tortures infligées à Josselin et ne s'attendait pas à être fusillé..

Deux jeunes filles, agents de liaison , ont été prises sur la route, Anne Créquer , la « Jeanne Hachette » du maquis, secrétaire de Pierre Marianne, qui a voulu passer pour une aguicheuse de garçons, là par hasard, et Madeleine Rolland qui survenait à bicyclette. Elles subiront de nombreuses violences à Josselin mais éviteront in extremis la déportation.



Page 287, note 67

[...] Zeller se retire dans un bureau voisin à Pontivy, en fonction de Herr et de Fischer, pour se pencher sur les énigmes du cahier jaune-orange "recueilli" chez Marianne (67).

(67) **Sur ces données, sa secrétaire et agent de liaison, ancienne monitrice au camp de jeunesse féminin du château de la Grée de Callac, avait établi deux exemplaires sur cahier d'école.** Il en avait remis un, de couleur bleu-vert, au commandant Bourgoin le 6 juillet, lui assurant avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour que le sien ne tombât pas dans les mains de l'ennemi.

➤ **La Bretagne dans la guerre, par Hervé Le Boterf, 1971.**

Trouvé page 488

Le lieutenant Skinner ne fut pas la dernière victime de Zeller. Peu après, celui-ci arrêtait Anne-Marie, la secrétaire du colonel Bourgoin, ainsi que l'agent de liaison Madeleine Rolland.

➤ **La Résistance en Bretagne, récits choisis et présentés par le colonel Remy, éditions Famot, 1977.**

Le colonel Rémy a essayé de savoir qui était l'agente de liaison de Marianne.

Trouvé pages 201 et 202, chapitre Entre Redon et Plumelec

Je me tourne vers Mlle Sébilleau, qui depuis le début de l'entretien n'a pas dit mot.

- Puis-je vous demander quel était votre âge, mademoiselle ?

- Dix-huit ans.

- Permettez-moi de vous féliciter...

Ne prenez pas cette peine. C'était de l'inconscience....

[...]- C'est votre modestie qui vous empêche de parler, mais il m'a été dit que vous avez joué le rôle d'agent de liaison auprès de mon camarade Pierre Marianne, adjoint de mon ami le colonel Bourgoin, qui fut le premier officier à être parachuté en France dans la nuit du Débarquement de Normandie, à combattre en Bretagne aux côtés des Forces françaises de l'intérieur dans le département du Morbihan...

- Non, j'étais agent de liaison du lieutenant de Camaret.

- Mais vous étiez à Plumelec quand Marianne y a été fusillé avec plusieurs des siens ?

- Le lieutenant de Camaret nous avait chargées, Mlle Sillard et moi, d'une mission auprès du capitaine Marianne qui avait son PC aux environs de Plumelec. Mais nous n'avons pu atteindre ce PC qui était déjà occupé par les Allemands.

➤ **Ils ont choisi la liberté, par Raymond Forgeat, 1999, éditions Atlante.**

Page 145

Le 6 juillet, les hommes de Marianne se retrouvent au Quénélay. La surveillance du camp est renforcée.

Le capitaine Marianne dresse ses plans d'action. **Anne Créquer, jeune fille de la région, est son agent de liaison et sa secrétaire. Les liaisons sont de nouveau bien assurées avec tous les groupes SAS dispersés.**



Le colonel Morice et le colonel Manceau (à droite) à la tête du sous-secteur de Lorient (7 bataillons F.F.I. du Morbihan).

© DR

➤ **Zeller, un des espions du III^{ème} Reich - Un Français de la L.V.F. au service de l'Abwehr, par Eric Rondel, éditions Astour, 2020.**

Trouvé sur [booksgoogle.fr](https://books.google.fr), pas d'indication de page.

Zeller est responsable entre autres du massacre de Marianne et de ses hommes à Kerihuel, de l'arrestation d'Anne Créquer et ayant exploité les papiers de Marianne, de l'arrestation le 31 juillet et de la torture en juillet de Paul Manceau.

[...] **Ce cahier avait été complété en ma présence par Anne Créquer. On me fit lire la dernière ligne d'une page :** "Commandant Manceau, Hôtel de la Tour d'Auvergne à Auray, chef de la résistance, arrondissement de Lorient, deux bataillons..."

DANS LES SITES ET LES BLOGS

➤ **Joseph Jégo, La Cavale d'un homme courageux**

<https://sites.google.com/site/maquisdesaintmarcel/2-joseph-jego-la-cavale-d-un-homme-courageux>

Version plus courte de son livre Rage, action, tourmente au Pays de Lanvaux.

"Le lendemain, jeudi 22 juin, à midi trente, toute la famille Jégo ainsi que Chilou déjeunait lorsque quelqu'un frappa. Tout le monde se tut. Mathurin Jégo dit d'entrer. **Une grande jeune femme blonde se présenta. Personne ne la reconnut. Anne Créquer se disait agent de liaison.** Elle demandait Joseph Jégo, elle devait se rendre auprès de Marianne. Elle savait qu'il était, ainsi qu'André et Morizur, à la ferme de Kergoff près de la Claie, en direction de Cadoudal chez un certain Le Page.

Joseph Jégo finit, après une longue marche, par retrouver le lieu-

tenant Marianne. « Une petite bâtisse en pierre à la couverture de paille, un peu isolée des autres bâtiments était devenue sa nouvelle cache. Le fermier Le Calonnec est de guet. Immédiatement, sans guère nous parler, il nous conduit à la porte de la maisonnette qui se referme vite derrière nous. C'est une bergerie vide. Dans une sorte de grenier perdu : une construction en rondins recouverts d'une épaisse couche de paille et de foin. C'est là qu'étaient les officiers. Après s'être assurés de qui nous étions, Morizur découvre le trou d'accès et place une échelle. **Anne Créquer monte la première, échange ses ordres de missions en quelques minutes, puis redescend et repart.**"

➤ **Le maquis Saint-Marcel par Xavier Eveillé.**

<http://ekldata.com/N8Bg7pdXES4w6x1mru6VSW-Z1o/Le-maquis-de-Saint-Marcel.pdf>

"Au Quénélec. Les S.A.S., au nombre d'une quinzaine, campent à nouveau dans le champ situé en contrebas de la ferme, les radios se dissimulent avec tout leur matériel sous un abri de branchage. Ils émettent à répétition et se plaignent de leurs correspondants de Londres qui renvoient plusieurs fois le message pas compris. Jean Jégo put entendre un opérateur dire : « *A force de nous faire répéter, ils vont bien finir par nous faire avoir.* »

Marianne venait d'être nommé capitaine à Londres et Guimard commandant. Le nouveau capitaine qui a reçu de Bourgoin des directives pour la préparation d'un plan d'action sur une grande partie du département, travaille sur une grande carte, dans le coin du champ, accompagné de sa secrétaire, **Anne Créquer, qui porte les données sur un simple cahier d'écolier. Anne en fait ensuite une copie, également manuscrite, pour la remettre au commandant.** Marianne conserve celui de couleur jaune-orange et assure qu'il prévoit tout pour qu'en aucun cas il ne tombe entre les mains de l'ennemi.

12. MAQUIS BRETON.

13 juillet 44, *l'invraisemblable confusion allemande*

Le 13 juillet, les résistants de la 8e compagnie du 8e bataillon étaient tristes d'apprendre la découverte du PC de Marianne et la fusillade qui en suivit. A cette pénible affaire s'ajoutait quelques heures plus tard la nouvelle de l'arrestation du chef du bataillon Caro. La Gestapo avait promis un million pour la capture du chef terroriste. Mais ce dernier parvint à faire croire qu'il n'était autre qu'un "vieux serviteur colonial devenu marchand de bestiaux, appelé Jean-Marie Caudal".

Il fut relâché l'après-midi. Informés après coup qu'ils venaient de relâcher le commandant Caro, les Allemands, furieux, foncèrent sur toutes les routes. Ils accentuèrent leurs traques contre d'autres chefs de la résistance comme le **colonel Bourgoin dit Le Manchot. Ce dernier fut avisé par l'agente de liaison de Marianne, Anne Créquer, que des rafles allemandes étaient en cours.** Bourgoin était alors caché au moulin de Guillac en compagnie d'un officier parachutiste, le commandant Pol. Les réunions avec le colonel Morice et le commandant Guimard avaient quant à elle lieu dans une prairie tout près du pont de L'Herbinaye. **Le colonel Bourgoin était au moulin de Guillac quand Anne Créquer vint l'aviser des fâcheux événements de la demi-journée.** Aussitôt, l'équipe rejoignit son poste d'alerte situé sur une petite île au milieu de l'Oust en aval de l'écluse. La précaution s'avéra des plus sages. **Les Allemands étaient aux portes de La Ville-Ruault (Anne Créquer fut d'ailleurs arrêtée à sa sortie du village).**

➤ **Les SAS en Bretagne**

<https://bretagne-39-45.forums-actifs.com/t537-les-s-a-s-en-bretagne>

"Bretagne et Résistance" a dit Michelet. Les hommes et les femmes de la vieille terre bretonne écrivirent au cours de la Seconde Guerre Mondiale, une des plus belle page de la Résistance Française.

Face à l'impitoyable machine de guerre allemande, avec ses massacres, ses tortures, ses ruines, la population bretonne sut, même aux pires moments accorder aux parachutistes S.A.S. de la France Libre toute l'assistance nécessaire.

Les agents de liaison, les guides, hommes et femmes furent souvent une aide précieuse pour les parachutistes S.A.S. Ils étaient d'autant plus efficaces qu'ils étaient du pays; les connaissaient parfaitement. En plus des missions de liaison et de guidage, ils préparaient l'évacuation des blessés, prenaient en charge les chefs maquisards et les S.A.S. recherchés par l'ennemi, trouvèrent des familles qui acceptèrent ces dangereux hébergements. Ils observaient et rendaient compte des mouvements de l'ennemi, s'efforçaient de découvrir la présence de suspects pouvant être à la solde de l'Allemand.

Après le combat de Saint Marcel, ils eurent pour mission essentielle de rétablir le contact avec les parachutistes S.A.S. et les F.F.I. dispersés se trouvant dans les bois, ou bien encore dans des fermes où ils étaient hébergés et ravitaillés par des fermiers qui, là encore méprisaient le danger pour eux et leur famille.

Citons les agents de liaisons et guides parmi les plus actifs : Annick Perrotin, Anne Créquer, Anna Geneviève et Marguerite Pondard, Andrée Gillet, Mirez Goya, Madeleine Rolland, Le Bert, Joséphine Le Gall, Marie Thérèse Jouan, Claudie et Toto Manceau, Maryse Le Garrec, Marie Claire Krebs, Lucie, Marie et Yvonne Mallard, Annick Pezigot (morte à Ravensbruck), Marie Perret, Odette et Andrée Lessoile., Puis encore Joseph Jégo (qui fut le premier à prendre contact avec le capitaine Marianne), Henri Denoual, Auguste Martin, les frères Dano, Gabriel Guimard, Louis Guillaume, Felix Rhomas, Louis Boulvais, Henry Tanguy, Tené Allain, Raymond Guyard, Louis Mahieux, Auguste Gillet, Henri Nicolic."

➤ **5 Juin 1944. - 2^{ème} Régiment de Chasseurs Parachutistes**

<http://2ercp.leforum.eu/t49-5-Juin-1944>

Le 24 juin, le Lieutenant Marianne reçoit de Londres sa nomination au grade de Capitaine en même temps qu'arrive celle au grade de Lieutenant-Colonel du Commandant Bourgoin. L'ascendant que Marianne exerce sur ses subordonnés, son courage et sa détermination, le désignaient tout naturellement pour devenir le chef des éléments de l'ancien camp de Saint Marcel.

Le groupe Marianne (parmi lequel on compte le Lieutenant Martin, l'Aspirant Taylor, deux Sous-officiers et une agent de liaison Anne Créquer) a une grande activité. Il recueille les renseignements réclamés par Londres sur la région de la presqu'île de Rhuys en vue d'un 2ème débarquement et il organise sur le terrain l'arrivée de ce débarquement.

Par souci de sécurité il change souvent de cache. Il se fait recherché par la Gestapo et la Milice.

➤ Le Capitaine Pierre Marianne du 2^{ème} R.C.P “Vaincre & Mourir”

<http://association-sas.chez-alice.fr/PgMARIENNE.htm>

L'ascendant que Marianne exerce sur ses subordonnés, le courage dont il a fait preuve dans la bataille, sa détermination à redonner le maximum de cohésion possible au Bataillon disloqué, le désignent tout naturellement pour devenir le chef des éléments éparpillés plus ou moins loin autour de l'ancien camp de Saint Marcel. **Le groupe Marianne (parmi lequel on compte le Lieutenant Martin, l'Aspirant Taylor, deux Sous-officiers et une agent de liaison Anne Créquer)** a une grande activité. Il recueille les renseignements réclamés par Londres sur la région de la presqu'île de Rhuys en vue d'un 2ème débarquement et il les transmet grâce aux postes de radio sauvés. Il organise sur le terrain l'arrivée de ce débarquement. Par souci de sécurité il change souvent de cache. Il se fait recherché par la Gestapo et la Milice. Grâce à Joseph Jégo, F.F.I. très sûr et fermier des environs qui connaît parfaitement les chemins de traverse, il peut reprendre contact avec le Colonel Bourgoïn pour, hélas, la dernière fois de sa vie. La ferme de Quénelec où il a trouvé refuge étant surveillée, il décide de vider les lieux et dans la nuit du 10 au 11 juillet tout le groupe part pour Kérihuel, près de Cadoudal en Plumelec - Le trajet est difficile, car ses hommes sont chargés. Ils arrivent harassés à destination. Lorsqu'ils parviennent enfin à Kérihuel, ils s'installent en contre bas de la ferme contre une haie, alors que le stick Taylor monte ses tentes de l'autre côté de la même haie.

➤ Hommage à Pierre Marianne

<https://2ercp.leforum.eu/t37-Hommage-a-Pierre-Marianne.htm>

Le 24 juin, le Lieutenant Marianne reçoit de Londres sa nomination au grade de Capitaine en même temps qu'arrive celle au grade de Lieutenant-Colonel du Commandant Bourgoïn. L'ascendant que Marianne exerce sur ses subordonnés, son courage et sa détermination, le désignent tout naturellement pour devenir le chef des éléments de l'ancien camp de Saint Marcel.

Le groupe Marianne (parmi lequel on compte le lieutenant Martin, l'Aspirant Taylor, deux Sous-officiers et une agent de liaison Anne Créquer) a une grande activité. Il recueille les renseignements réclamés par Londres sur la région de la presqu'île de Rhuys en vue d'un 2ème débarquement et il organise sur le terrain l'arrivée de ce débarquement. Par souci de sécurité il change souvent de cache. Il se fait recherché par la Gestapo et la Milice.

La ferme de Quénelec où le Stick Marianne a trouvé refuge, devient risqué et il faut une nouvelle fois changer de camp. Le Capitaine décide de vider les lieux et dans la nuit du 10 au 11 juillet **tout le groupe (parmi lequel on compte le Lieutenant Martin, l'Aspirant Taylor, deux Sous-officiers et une agent de liaison Anne Créquer)** part pour Kérihuel, près de Cadoudal en Plumelec

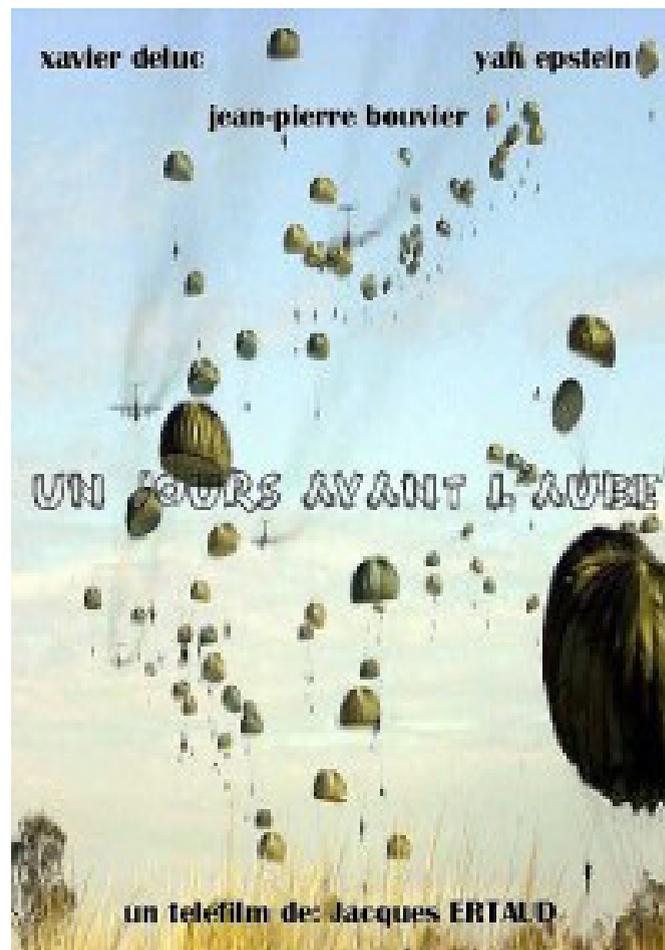
Le groupe Marianne (parmi lequel on compte le Lieutenant Martin, l'Aspirant Taylor, deux sous-officiers et une agent de liaison Anne Créquer) a une grande activité. Il recueille les renseignements réclamés par Londres sur la région de la presqu'île de Rhuys en vue d'un 2ème débarquement et il les transmet grâce aux postes de radio sauvés. Il organise sur le terrain l'arrivée de ce débarquement. Par souci de sécurité il change souvent de cache. Grâce à Jégo, F.F.I. très sûr et fermier des environs qui connaît parfaitement les chemins

de traverse, il peut reprendre contact avec le Colonel Bourgoïn pour, hélas, la dernière fois de sa vie. La ferme de Quénelec où il a trouvé refuge étant surveillée, il décide de vider les lieux et dans la nuit du 10 au 11 juillet tout le groupe part pour Kérihuel, près de Cadoudal en Plumelec - Le Lieutenant F.F.I. Morizur les conduit sans le savoir à l'endroit où presque tous, y compris lui-même, seront massacrés avec 5 autres paras et 10 patriotes par les miliciens de Zeller (un ancien officier de la marine française) et les allemands. Ainsi, le Capitaine Marianne est tombé par trahison le 12 juillet 1944 à l'aube à Kérihuel.

TÉLÉFILM

➤ **Un jour avant l'aube (1994), téléfilm de Jacques Ertaud, avec Xavier Deluc et Jean-Pierre Bouvier**

Turné dans le cadre du cinquantenaire du débarquement, ce film rendait hommage aux héros parachutistes français méconnus du SAS (Special Air Service). Le scénario retrace de façon romancée leur parachutage le 5 juin 1944, et plus spécialement les opérations Samwest et Dingson, ainsi que la bataille de Saint-Marcel et la mort du capitaine Pierre Marianne.



Contact

Michèle Chevalier
michlechevalier@gmail.com